

# L'autorité

40e ANNÉE No. 25 22 JANVIER 1955  
Rédaction: 2003, St-Hubert MONTREAL P.Q.  
Imprime à St-Hyacinthe 10 cents  
Directeur: GÉRARD CINGRAS Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

## Ceux qu'on aime

### Alfred DesRochers

"J'ai six recueils presque prêts, mais je n'ai pas l'intention de les parachever!... Je suis passé de mode, c'est tout". Ce sont des recueils de poèmes, ciselés comme un chapelet de piastres dans le granit. Alfred DesRochers a donné cette saisissante réponse au reporter qui l'interrogeait sur ses projets d'avenir. Cet homme ne se laisse pas bousculer par le temps qui passe, par les amères exigences des modes littéraires, par le "dixit" des formules contemporaines. Non, il demeure solidement sur ses positions. Sa conception de la poésie, sa conception du vers n'est pas conforme aux conditions actuelles? Peut-être! Alors, se dit-il, je n'ai plus



qu'à me taire. Ce qui ne l'empêche pas d'admirer Alain Grandbois. Aujourd'hui, Alfred DesRochers est agencier. Il a sur le monde et les hommes qui le déterminent une vue quotidienne. Et son jugement est toujours remarquablement lucide. Il s'empare contre les crétins et les hommes politiques dangereux. Il rit volontiers hors de sa barbe (car il en porte une depuis fort longtemps), mais se garde de blesser. C'est dans un estaminet que l'on a pu le rencontrer déjà. Et quel que soit la durée de la séance dans l'établissement, sa mémoire restait toujours prodigieuse, tout comme aujourd'hui, au point qu'il faut le supplier de mettre fin à ses interminables lectures à haute voix: Hugo peut y passer presque en entier. Le sens de l'humour, celui de la gauloiserie et, par dessus tout, du cœur et de l'esprit lui assurent une personnalité particulièrement pittoresque qui sait être attachante.

BEAUBIEN II

- VERS UNE PHILOSOPHIE DE L'ERE ATOMIQUE**  
un article de Jean-Louis Gagnon  
(lire en page 3)
- LA NEUTRALITE, VERTU INTERNATIONALE**  
Un essai de Jean Tétreau  
(lire en page 2)
- LA REVUE MUSICALE DE L'ANNEE**  
Retrospective de Serge Garant  
(lire en page 6)
- ET LA FIANCEE DE MARLON BRANDO!**  
(voir en page 6)

## Pour éviter les hausses de prix:

### RÉORGANISER ET SUBVENTIONNER L'INDUSTRIE LAITIÈRE DU PAYS

Les familles du Québec apprennent récemment, avec soulagement, que la Commission de l'industrie laitière du Québec a rejeté une requête de l'Association des producteurs de lait, visant à augmenter le prix des cent livres. Une telle augmentation, si elle avait été accordée, aurait signifié une augmentation d'un cent et quart la pinte qui coûte déjà 20 cents et quart.

À l'automne '59, aux premiers jours de la guerre, le lait se vendait à Montréal 11 cents la pinte. Il se vend maintenant 20 cents et quart. Mais les producteurs estiment qu'ils devraient vendre un cent de plus. Et sans l'opposition des marchands de lait, des laitiers, il est probable que la requête des producteurs de lait, des requêtes des producteurs de lait, aurait été acceptée par la Commission de l'industrie laitière du Québec.

Il est clair qu'une nouvelle augmentation — loin de bénéficier aux cultivateurs — affecterait directement leur économie puisque la consommation pourrait diminuer de 10 à 15 pour cent. Il ne faut jamais oublier, en effet, que si le producteur vend son lait au prix de \$4.50 les cent livres lorsqu'il est destiné à la consommation, il n'en touche que \$2.65 lorsqu'il est forcé de vendre son excédent de production aux fabricants de beurre, de fromage et de lait en poudre. D'ailleurs, n'allons pas nous faire d'illusion. La consommation humaine de lait et de crème ne représente que 23 pour cent des 5 milliards 300 millions de livres produites chaque année dans la province de Québec. En théorie, il n'est pas impossible d'augmenter la moyenne de consommation. Les Suédois et les Suisses en boivent plus que nous. Mais reste à voir dans quelle mesure une propagande bien faite — même si elle était dirigée par M. Mendès-France en personne — pourrait nous persuader d'en boire davantage.

Le lait est excellent. Exactement comme le sont les romans de la comtesse de Ségur. Mais à un certain âge... Par contre, il est certain que tous les enfants devraient en boire. Mais croit-on sincèrement qu'un père de famille dont le salaire est de \$50.00 par semaine peut doubler la ration de ses quatre enfants lorsque déjà l'achat du lait représente 10 pour cent de son budget? Comme formule d'entente, l'association des laitiers a proposé qu'on adopte dans le Québec une formule automatique de fixation des prix comme la chose se pratique dans les autres provinces. Evidemment cela serait une amélioration. Au lieu d'avoir à subir l'arbitraire de quelque décision bureaucratique, le consommateur accepterait plus volontiers que le prix du lait soit sujet aux variations du coût de production. Car en principe, il pourrait à l'occasion bénéficier d'une diminution du prix de vente.

Mais on doute que cette formule puisse servir, du moins immédiatement, le but visé. Qu'une majoration corresponde ou non à l'augmentation des charges, elle aura pour effet d'augmenter la consommation. En réalité, il n'y a qu'un moyen d'améliorer la situation du producteur sans nuire à la consommation. C'est de moderniser notre industrie laitière et, ceci fait, d'imposer s'il le faut un régime de subvention.

Puisque le lait est nécessaire à la santé des enfants du Canada, il n'y a aucune raison pour que la production ne soit pas subventionnée. Mais à la condition, va sans dire, qu'elle soit d'abord réorganisée. Dans le différend des chemins de fer, le juge Sloan a lui-même recommandé qu'on subventionne les compagnies concurrentes au lieu d'augmenter les tarifs de transport. Pourquoi les producteurs de lait ne pourraient-ils profiter de la même solution? S'il convient

en effet que tous les contribuables participent au maintien d'un réseau ferroviaire indispensable à notre progrès économique, il serait dans l'ordre d'attacher une importance égale à la croissance et au bien-être des enfants de notre pays.

La lecture de votre article du 18-12-1954, fait bien voir que la conception de la liberté varie et peut varier à l'infini, suivant la mentalité des lecteurs. Pour mon compte, je saisis que pour "la foire d'empoigne", vous êtes un peu là!

Qu'il soit pénible de constater, surtout dans le Québec où l'ensemble des conditions ouvrières est en retard sur les autres provinces, qu'il y a une crise du logement, est un fait dont la plus grande part découle exactement des conditions économiques devant lesquelles, le textile en tête des autres industries, se trouvent placées; mais ce n'est pas le moment de discuter ce problème complexe. Vous devez savoir que l'amélioration de ces industries dépasse les politiciens, quels qu'ils soient, car là, comme partout, ils posent zéro et retiennent tout, ou presque. En d'autres termes, les taxes, trop lourdes au Canada, sont absorbées, dans une trop grande proportion, par la bureaucratie improductive, les organismes, les individus qui soutiennent les gouvernements. Voyez, entre autres, l'exemple, en C.B., d'un nommé Genderson, "blackboulé" aux élections et pour qui on a créé

de véritables sinécures aux frais des contribuables, etc. Donc, l'Etat est incapable de résoudre les problèmes d'intérêt général, pareillement, les bagouticiens parlementaires. Vous parlez de gaspillages, boissons, autos, etc. Logiquement vous devriez aller jusqu'au bout, ajouter le luxe sous toutes ses formes: bijoux, toilettes de prix, le filet mignon et les "T-bone steaks", mobiliers, bref, ce qui paraît être au-dessus de vos moyens. Mais où cela vous mènerait-il? Peut-être ignorez-vous que les prix des vins, liqueurs, etc. sont déjà stratosphériques au Canada? A San-Francisco il y a 5 ans, je buvais du Bordeaux rouge à 97 cents le gallon, et qu'ici, à la Commission des liqueurs, c'est 5 fois et demie plus cher, et ce vin n'est pas de luxe, c'est le plus bas prix. L'Etat n'y va pas de main morte. Si, pour vous, boire une bouteille de ce vin par semaine, et un petit coup de cognac à \$6.50 de temps à autre est du luxe ou du gaspillage, pour moi c'est une nécessité. Buvez du "frog syrup" si vous l'aimez! Et d'autre part, cela fait travailler des vigneron, etc. Ren-



"Il nous faut des Duplessis pour faire du Québec le plus grand pays du monde". (Le milliardaire Eaton)

## Réponse au Père Bergeron sur le problème du logement

### Le vin dissipe la tristesse

et verse l'oubli dans nos coeurs

Le même raisonnement s'applique aux autos, gazoline, et bien d'autres produits, télévision, etc... Et puis, où s'arrête exactement le nécessaire, où commence votre "gaspillage", dans un monde où les besoins des individus augmentent toujours plus que leur apport à la collectivité, créant ainsi de nouveaux métiers et du revenu factice ou réel? Laissons aux moralistes, aux économistes "à la noix de coco", le soin de nous donner des précisions à ce sujet. Si l'Ecclesiaste dit que le salut est en nous, il ne dit pas "et dans la poche du voisin". Mais vous préférez vous adresser à l'Etat, ce Ministre des temps modernes, pour résoudre des problèmes absolument individuels, solution facile et agréable pour les amateurs de "plats tout cuisés". Vous ignorez qu'il y a quantité de gens qui vivent pour épater les voisins, tels ces bureaucrates français qui se privaient 11 mois de l'année pour aller jouer aux bour-

geois pendant les vacances. Après tout, c'était bien leur droit, tout comme de boire, même modérément, ou de se promener en auto en payant très cher, trop cher ce droit. Que faites-vous donc de la liberté dont vous paraissez bien mal parler? Bâtir des maisons avec l'argent d'autrui, que vous ne remboursez jamais, ne serait nullement créer de nouvelles richesses, ce serait, tout simplement, du "été-toi de là, que je m'y mette". Comprenez-vous? N'habilitez pas Pierre avec les frusques de Paul! Vous êtes tout à fait "gondolants" avec vos chefs de famille "sérieux"! Quelle est la définition de ces phénomènes? Pour l'épicer du coin, c'est celui qui lui achète copieusement, pour le cure, c'est le fidèle qui va régulièrement à l'église et n'oublie pas le tronc des pauvres, pour le politicien, c'est qui vote pour lui, etc. Qu'est-ce que le "sérieux" vient faire là dedans? Pas plus que pour la stabilité de l'emploi. Et ceux qui n'ont presque jamais un emploi stable, les envoyez-vous "cy-

plaignons-nous!

Emoi l'autre jour à l'arrêt d'autobus de la Côte-des-Neiges. Une centaine de personnes attendent en queue l'arrivée du bus. Une automobile passe trop près du trottoir, ne ralentit même pas, élabousse les piétons et disparaît. On maudit l'inconnu. Heureusement, Pierre-Louis Gélinais, organisateur de la CIO, se trouvait au nombre des victimes. "Il faut protester! s'écria-t-il, protestons!" Et le voilà qui sort son calepin, examine les dégâts, consulte chacun et conclut: "Nous allons protester!" Il se dirige aussitôt vers une boîte téléphonique, compose le numéro de l'Hôtel de Ville et demande à parler au maire. Peine perdue: le maire n'est pas là. Dehors, la foule attend les résultats. "Le maire n'est pas là!" Déception dans l'assemblée. Mais, la semaine dernière, dès l'ouverture du bureau de

# MAIS NE LE RÉPÉTEZ PAS

## Philippe et Maurice

Le Dr Philippe Panneton, à la tête d'une délégation imposante, se présente, il n'y a pas si longtemps, au bureau du premier ministre de la Province de Québec. Parce qu'il vient d'abord pour solliciter un octroi, Ringue fait preuve d'une certaine modestie... et c'est là un rôle qui ne lui convient pas si mal. Maurice, après un époussetage rapide des rayons de sa bibliothèque, ouvre sa porte et accueille la délégation. On parle, on bavarde, tout se déroule parfaitement à la faveur d'une charmante cordialité. Philippe et Maurice évoquent des souvenirs de collège puisqu'ils ont étudié ensemble à Trois-Rivières. — Dis-moi donc, Philippe, t'écrivais pas mal au collège, toi! — Toujours modeste, Ringue incline la tête comme une jeune fille pudique. Et le premier ministre reprend: — Ecris-tu encore, Philippe? — Restons debout!

moins en moins, existe toujours, pourtant. Mais l'institution a perdu son P.R.O. depuis que François Hertel habite Paris. Sait-on seulement qu'il n'est pas facile d'entrer à l'Académie et que Victor Barbeau entend perpétuer ici les grandes traditions de la grande Académie, celle de France? L'autre jour, un écrivain canadien, qui ne sous-estime pas son oeuvre et qu'il ne serait pas charitable de nommer, obtient enfin avec le président le rendez-vous qu'il sollicitait depuis quelques mois. Mais il est nerveux, très nerveux. Comment donc faut-il s'y prendre pour entrer à l'Académie? Une idée lui vient: soyons direct, très direct. Allons droit au but. Notre homme n'attend même pas que la secrétaire l'invite à passer dans le bureau du président, ouvre la porte et pénètre en coup de vent chez ce dernier. M. Barbeau, étonné mais poli, déclare: — Je vous en prie, Monsieur, prenez une chaise... Mais l'autre, toujours direct, s'écrie: — Ah, pardon Monsieur, ce n'est pas une chaise que je suis venu chercher, mais un fauteuil...

## Mais, il fallait venir, voyons!

L'ineffable Paris-Match nous fait part d'une histoire pour le moins étonnante qui intéresse très particulièrement la province de Québec. Elisabeth de Miribel, chargée d'affaires du général de Gaulle à Ottawa au cours de la dernière guerre, devait accompagner M. Mendès-France en Amérique à titre de secrétaire. Mlle de Miribel avait accepté, mais à la dernière minute, s'est excusée. Et sait-on pourquoi? Parce qu'elle avait appris que les Canadiens jugeaient "très sévèrement" sa sortie du Carmel! que Mlle de Miribel avait dû quitter pour raison de santé après y être entrée presque secrètement. "Pour eux (les Canadiens), poursuit Paris-Match, la maladie, voire le danger de mort, ne sont pas des raisons suffisantes pour le quitter (le Carmel). La doctrine française est trop souple à leur avis, puisqu'elle permet aux novices de renoncer au voile non seulement si leur santé les empêche de résister aux règles draconiennes du couvent, mais encore si leur vo-

## Plaignons-nous!

l'information vient à faiblir". Autant dire que les Canadiens se voient la face devant les anciennes religieuses. Il est vrai que personne n'ignore le nom de Mlle de Miribel ici.

## Le diable et le Portugal

Quand Daniel Rops parle du 42, rue Bonaparte, il l'appelle volontiers la maison du diable. Elle est habitée par Sartre qui y écrit "Le Diable et le Bon Dieu", par Béatrice Beck, auteur de "Morin, prêtre", qui sent le fagot, et par Anne Debrausé dont le roman s'intitule "J'ai choisi le diable". Décidément, les romancières françaises, dès qu'elles accordent une certaine importance au diable, en subissent les fâcheuses conséquences. Ainsi, la semaine dernière, le Portugal interdisait "Les Mandarins" de Simone de Beauvoir, et "Bonjour tristesse" de Françoise Sagan. Pour compenser, au Canada, nous avons un bien beau livre qui s'appelle "Marie, mon Amour".

# La Neutralité, Seconde Vertu Politique

## La place de la neutralité dans l'échelle des vertus

Cet essai sur la neutralité des nations dans la conjoncture actuelle du monde politique — que l'on trouvera peut-être fastidieux ou livresque — témoigne néanmoins d'une certaine lucidité. Cette lucidité, de même que la forme littéraire, constituent les deux qualités maîtresses de Jean Tétreault qui, sous le pseudonyme de Maxime Rex, a déjà publié deux essais, "Essais et Mélanges" et "Journal d'un Célibataire", dont le premier fut édité par une maison parisienne au lendemain de la guerre. "L'Autorité", qui ne souscrit pas nécessairement aux idées de l'auteur, publie volontiers le résultat d'une réflexion dont le cheminement nous paraît au moins honnête. (NDLR).

par  
**Jean Tétreault**

perium. "Mais, se dit l'homme moyen, ne soyons pas aveugles. Quelle que soit leur brutalité, les faits sont là; ils s'imposent à nous et il serait sot d'en nier l'existence. Le dilemme reste entier et nous n'y pouvons rien, sauf à choisir entre deux maux". En effet, aux yeux d'un bon nombre d'individus, la situation internationale présente un dilemme. Ils le formuleraient à peu près comme suit.

### Le dilemme international

S'il suffisait, hélas ! d'exposer clairement les faits pour se faire par la suite une idée juste de leur ensemble, la science deviendrait presque un plaisir, la politique serait une sorte de passe-temps et la diplomatie, servante obligée des intérêts occultes, reprendrait son rôle de théâtre de salon. Ah ! ces temps heureux, temps lointains où le sort du monde, — c'était beaucoup dire, — se jouait autour d'une tasse de thé ou dans la chambre d'une femme d'esprit, voire dans son lit, à moins que ce ne fût au milieu d'une société dont la seule élégance régnait à la gravité ! Parmi de telles gens, la fausse morale sonnait comme de la fausse monnaie, et les connaissances étaient légion. Le mot problème avait alors un sens bien précis : il eût été ridicule de l'employer à tout propos. Il est vrai qu'à cette époque le vocabulaire des hommes d'Etat était sinon plus étendu du moins plus nuancé qu'il ne l'est aujourd'hui. Les gouvernements n'étaient pas à l'abri des préjugés, tant s'en faut; ils en avaient quantité auxquels ils tenaient ferme; ils avaient surtout des vices, des vices immondes, qui ne les empêchaient pas pour autant de voir à leurs affaires,

entendons à celles du Royaume ou de la République. L'un d'eux a passé complètement ivre les vingt années de son ministère. Néanmoins que de génie il a montré dans l'administration de la Grande-Bretagne ! Combien d'enfants Mirabeau a-t-il fait aux dames les plus respectables de France, dans les fiacres et les berlines, entre Versailles et les clubs de Paris ? (Sujet de thèse, ma parole). Seulement c'étaient des hommes, de vrais hommes, pourris de défauts, je vous le concède, mais également d'esprit. Aussi ajouterions-nous qu'à la fin des "temps modernes" le premier venu ne se serait pas avisé, comme le ne se fait que part Montesquieu, de brigner les suffrages populaires. Les mœurs politiques comportaient une certaine pudeur. A quoi tenait cette vertu ? Peut-être à la réflexion. N'oublions pas qu'au siècle des plaisirs les routes étaient plus longues que de nos jours. Il fallait du temps, par exemple, pour se rendre de Vienne à Paris. On pouvait bien faire l'amour en chemin, mais on ne pouvait pas faire que ça. Et forcément les heures de reste étaient consacrées à la réflexion. C'est pourquoi le diplomate, une fois arrivé à destination, savait quoi faire et quoi dire.

On bien vous pactisez avec l'Ouest, et dans ce cas vous acceptez la suprématie de l'Amérique; vous acceptez son mode et son rythme de vie, ses préjugés bourgeois, son échelle des valeurs au sommet de laquelle règne le dollar, vous acceptez l'esprit de lucre de l'Américain et d'autre part son manque d'esprit tout court, son insignifiance, quoi; vous consentez à supporter le moralisme américain, le sérieux américain, la publicité américaine et pour finir, le culte de la vedette : Lana Turner photographiée entre Joe McCarthy et Foster Dulles.

On bien vous pactisez avec l'Est, et dans ce cas qu'est-ce qu'il vous faut prendre ? Non seulement vous êtes contraints d'accepter l'inévitable, comme dirait l'autre, mais encore devez-vous l'agréez avec un sourire de satisfaction, sans quoi on ne répond plus de votre tête. Il y a évidemment la perspective de camps de travaux forcés, pour ceux qui aiment à voir du pays. Pour les sédentaires, il y a le cinéma prolétarien, la radio du prolétariat, la télévision du prolétariat et les défilés de prolétaires sur la Place rouge. Il y a l'ennui des jours de travail succédant à l'ennui des jours de repos. Enfin, il y a pour tout le monde la musique d'Etat, la peinture d'Etat, la littérature d'Etat, la religion d'Etat et ses grands prophètes, Lénine, Staline, et puis les cinq millions de petits prophètes, membres du parti communiste.

On exagère ? Oui, puisqu'on simplifie. Les traits de ce tableau sont plutôt grossiers et poussés au noir ? Sans doute : parce que ceux qui l'ont brossé sont victimes de la propagande, et dupes de leurs passions. Pour moi, je pense que cette propagande est un fait universel, qui ne se manifeste pas dans un sens unique, qui nous touche tous plus ou moins, mais dont il faut absolument nous dégager si nous voulons sauver ce qui mérite d'être sauvé dans les deux ou trois grandes civilisations actuelles. Quelques esprits tenteront d'établir la valeur de ces monuments disparates dont l'ensemble et le sens constituent une civilisation. C'est leur droit. Qu'ils en viennent ensuite à démontrer l'inutilité de tant d'efforts, la vanité des travaux de l'homme, cela pourrait à la rigueur nous autoriser, de notre côté, à mettre en doute la valeur de leurs conclusions. Le pessimisme systématique n'est après tout qu'une question d'humour.

A toutes fins pratiques, un certain nombre de biens nous sont acquis; nous les sentons soudainement menacés de destruction, il est donc naturel que nous cherchions à en sauver le plus possible. Cette formule n'est cependant qu'un point de départ. Aussi gardons-nous bien, encore qu'elle soit d'un caractère général, de donner pour un principe. Elle ne constitue pas davantage un élément de solution. Elle nous permettra seulement de chercher et peut-être de découvrir les vrais principes d'unité et de compréhension nécessaires à l'établissement d'un équilibre stable, qui ne reposerait pas celui-là sur le jeu des forces contraires, de puissances hostiles, ni sur les passions nationales, ni sur l'histoire, mais sur les besoins fondamentaux des peuples et, au sens large, sur leurs besoins matériels et spirituels.

### Sciences et politique

Mais ce ne sont plus là que rêves aux formes imprécises et dont l'histoire, cette vache maigre de la science, n'a plus qu'à se nourrir. S'il suffisait, disons-nous, d'exposer les événements dans leur ordre naturel, dans leur lumière propre... quelle illusion, mon Dieu ! Ce serait si simple ! Malheureusement, la vérité est plus âpre. Il le semble du moins. Car l'homme ne peut strictement se faire une idée juste de quoi que ce soit. Il en est empêché d'abord par les limites de son esprit, qui ne s'ajuste pas toujours à celles de l'objet, puis par son ignorance des détails dont les moindres importent souvent, et finalement par son impuissance à évaluer, à apprécier comment dirais-je ? l'ambiance, — à mesurer le halo de la réalité, ce qui environne les choses, les enveloppe comme d'un voile, en somme ce par quoi elles échappent partiellement à sa connaissance et qu'on rend par ce mot pittoresque d'"impondérables".

Un clair exposé des faits réclame néanmoins de la pensée, pourvu qu'elle n'y mette pas de complaisance, un effort qui ne peut en définitive que lui être salutaire. Ce premier pas vers la recherche d'une méthode s'avère indispensable à l'étude des sciences pures, par exemple, où il est évidemment plus facile de l'accomplir qu'en politique. Et pourtant il s'agit dans les deux cas d'une orientation de l'esprit vers un domaine particulier. Qu'il soit en effet plus facile de décrire un fait scientifique, que d'expédier les affaires de l'état, cela vient peut-être de ce que les passions suscitées par la science et celles qu'engendrent les luttes parlementaires, si elles sont au fond les mêmes puisque des hommes sont en cause, n'ont pas pour objet les mêmes intérêts. D'un côté, tel savant est sur le chemin d'une découverte à laquelle son nom s'attachera peut-être, s'il réussit à établir la vérité; de l'autre, c'est un groupe d'individus, un parti qui s'emploie à répandre une doctrine fort discutée, à n'importe quel prix et par n'importe quels moyens, pourvu que la fin soit atteinte.

Dans cet essai d'objectivité, l'aspect politique qui nous frappe le plus immédiatement sera celui des rapports entre nations : en raison du progrès des techniques, notamment de la révolution des moyens de transport, l'activité économique et diplomatique de certaines d'entre elles, même leur administration, se trouve dépendre étroitement du commerce et de la politique de certaines autres. (C'est au fond l'éternel conflit entre ceux qui possèdent et ceux qui leur en sont comme redevables. Le progrès vertigineux des moyens de transport ne pouvait que le rendre plus aigu.) Mais si la société actuelle semble uniquement formée de créanciers et de débiteurs, évitons toutefois de la juger trop vite. Aucune société ne pourrait vivre sans des échanges de toute nature d'abord entre les membres qui la composent, ensuite avec des organismes du même genre qu'elle. Les lois de la conservation de la vie ne jouent pas seulement au niveau biologique; elles se manifestent à tous les degrés. Or comme elles sont fondées sur des échanges qui assurent le mouvement propre aux phénomènes vitaux, force nous est de compter avec elles. Et voilà un premier principe établi : celui de la nécessité des échanges. Allons plus outre.

Avant découvert un intérêt véritable à échanger le produit de leur travail aussi bien que leurs idées, les hommes ont fait intervenir la convention pour faciliter leurs rapports. D'où l'origine des lois régissant les relations de l'individu avec son semblable et de tel groupe avec tel autre. Cependant on s'est aperçu que malgré leurs multiples avantages, les échanges n'allaient pas sans inconvénients. Une pure convention, — la monnaie par exemple, — facilite beaucoup le commerce, mais elle engage singulièrement la liberté de ceux qui la font. On veut traiter des affaires, soit ! On entend d'autre part rester disponible. Autrement dit, il y a des choses qui ne s'achètent pas. Si je vous vends ma maison telle somme, eh bien quand vous l'aurez versée, débrouillez-vous avec vos meubles et n'exigez pas de moi l'entretien des lieux que je vous cède. Vous iriez alors au delà des dispositions de l'acte de vente. Vous auriez rompu la convention qui me liait à vous. La transaction n'aurait plus sa raison d'être puisqu'en me rendant à votre requête je subordonnerais ma personne et ma liberté à des intérêts médiocres. Je vous offre ma maison, d'accord, mais moi je ne suis pas à vendre.

### Le mal de la propagande

On voit ici deux systèmes de pensées commander deux ordres de l'action. On peut comparer ces systèmes comme on compare l'homme de science à l'homme politique. Ils se ressemblent par une certaine recherche de la puissance. Leur différence essentielle réside cependant en ce que la vérité est chez l'un capitale, statique, objective, tandis qu'elle est chez l'autre provisoire, dynamique ou subjective. Je dirai plus. La plupart des maux politiques dont nous souffrons en ce moment viennent de la propagande, c'est-à-dire du mensonge considéré comme une nécessité, comme une raison d'Etat. Hitler avait créé un ministère de la propagande. Moins de dix ans après sa chute, son initiative s'est généralisée dans les couloirs de tous les ministères des affaires étrangères. Sans doute le mensonge n'est-il pas un nouveau, sans doute existe-t-il des passions avec lesquelles on doit compter, des préjugés contre lesquels la raison est impuissante, des be-

soins même qu'il faut satisfaire. Je veux bien du reste que les forces du déterminisme géographique, historique et social soient inévitables. Seulement elles jouent quand même, elles se manifestent, n'est-ce pas ? et alors qu'est-ce qui nous empêche de regarder la politique comme un phénomène susceptible de modifications sinon de réversibilité ? Cette attitude (elle nous en donnera du moins l'impression) présente l'avantage de nous dégager des courants contraires qui entraînent apparemment l'un vers l'autre les deux mondes, que quelques heures à peine séparent peut-être de leur fin. Car ce n'est pas, je crois, en adoptant d'emblée le point de vue de la Maison blanche ou le point de vue du Kremlin, qu'on remédiera à la situation périlleuse où ces deux puissances ont réduit les autres, par suite de leur politique de force ou de ruse, de contrainte économique, de servage, de chantage, — en raison de cette course naturelle au pouvoir, à l'im-

AVIS DE PETITION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que CLAUDE PÉRON, adressant, des cités et district de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à une session subséquente, pour obtenir un bill de divorce d'avec son épouse légitime, dame MARIE-LENE GIBBORD, domiciliée dans les cités et district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 29 décembre, 1954.

MAURICE RIEL, Procureur de la requérante, 400, St-Jacques Ouest, Montréal, Qué. 1-8-15-23vj

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que JENNY SWITZMAN, épouse de RASHI COVSKY, d'Ontario, district de Montréal, Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à une session subséquente, pour obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JACK RASHI COVSKY, fondateur de Outremont, district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 20 novembre 1954.

LOUIS GLAZIER, Procureur de la requérante, 459, rue St-Jacques Ouest, Montréal, Qué. 1-8-15-23vj

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que MYRTLE ADA LEWIN PERBRIDGE, de la cité de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à la présente session ou à la suivante, pour obtenir un bill de divorce d'avec son époux ALBERT WALTER PERBRIDGE, gérant de la cité de Verdun, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 28ème jour de décembre, 1954.

GEORGE J. HARRIS, Procureur de la requérante, 400, rue St-Jacques Ouest, Montréal, Qué. 1-8-15-23vj

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que JOSEPH TELESFORO OBIENNE PRAGON, hôtelier, des cités et district de Montréal, province de Québec, Canada, va faire appel au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à la suivante, pour obtenir un divorce d'avec son épouse, MARIE JEANNE THÉRÈSE GATTIHERI, artiste, des cités et district de Montréal, province de Québec, Canada, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 3 août 1954.

LOUIS ROBUCHAUD, avocat, 10, rue St-Jacques, Montréal, P.Q. Procureur du requérant, Janv. 15, 22, 29 fév. 5

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que LILLI GOURD, de la cité d'Outremont, district de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à la présente session ou à une session subséquente pour obtenir un bill de divorce d'avec son époux légitime, MARCEL LAJEUNESSE, avocat, des cités et district de Montréal, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 14 décembre 1954.

MAURICE RIEL, Procureur de la requérante, 400, rue St-Jacques Ouest, Montréal, Qué. 1-8-15-23vj

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que FRANCIS AMBROSE HIGGINS, ex-rant, de la cité de Montréal, district de Montréal, province de Québec, Canada, va faire appel au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à la suivante, pour obtenir un divorce d'avec son épouse, NELLIE HAVY DE LANEY HIGGINS, ménagère, de la cité de Digby, province de la Nouvelle-Écosse, Canada, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 4 Janvier 1955.

JOHN A. BOLGER, Esq., Suite 705, Place d'Armes, Montréal, P.Q. Procureur du requérant, Janv. 15, 22, 29 fév. 5

Vous savez que c'est bon parce que c'est un produit HEINZ

FONDÉE EN 1869

de KUYPER GIN

la vraie saveur de Hollande

DISTILLÉ AU CANADA

HEINZ TOMATO KETCHUP

# Menacée par sa création, l'humanité a besoin d'une PHILOSOPHIE DE L'ÈRE ATOMIQUE

## Le directeur de CANADAIR pose le problème de notre époque



Dans une première conférence prononcée à New-York en mai dernier devant les membres de l'Economic Club, le directeur général de Canadair, M. John Jay Hopkins, s'était mis à la recherche d'une philosophie de l'ère atomique. Pour la première fois, à notre connaissance, un industriel américain (car M. Hopkins est aussi le président de la General Dynamics Corporation), par surcroît ingénieur de carrière, posait carrément le problème de la fission nucléaire sous son véritable jour. « Déjà, déclara M. Hopkins, nous avons élaboré une technologie atomique; par ailleurs nous commençons à deviner quelle sera l'économie de ce nouvel âge; mais personne encore n'a su exposer la philosophie de l'ère atomique. » Et afin qu'il n'y ait aucun malentendu sur la signification véritable de cette déclaration, le président de Canadair précisa sa pensée en citant ce commentaire du plus illustre des écrivains irlandais contemporains, James Joyce: L'histoire est un cauchemar dont je cherche à me réveiller.

Récemment, le 1er décembre dernier, mais cette fois devant les membres de l'Association nationale des manufacturiers, à New-York, M. Hopkins a repris l'examen de cette question. Esprit libéral, il rejette la plupart des mots d'ordre réactionnaires qui, trop longtemps, ont inspiré la politique étrangère des Etats-Unis et de leurs alliés. Il estime — et non sans raison — que le destin du monde libre se joue présentement dans chaque village, dans chaque petit bourg de l'univers afro-asiatique où des hommes et des enfants meurent de faim parce que

Si les hommes s'efforcent véritablement de transformer la "paix froide" en une paix chaleureuse et chrétienne, suivant le vœu exprimé par le Souverain Pontife dans son remarquable message de Noël, l'utilisation pacifique de l'énergie atomique représente assurément l'une des tâches essentielles dans le cadre de cet effort universel sans lequel l'année qui commence ne sera certes pas meilleure que la précédente. L'article de notre confrère Jean-Louis Gagnon revêt donc un caractère singulièrement actuel puisqu'il indique, à partir des conceptions de M. Hopkins, la perspective dans laquelle l'homme de notre époque doit retrouver le sens de la mesure.

Les deux photographies que nous reproduisons illustrent précisément ce dérèglement qu'il faut combattre. Ci-haut, le "champignon" de l'explosion d'un obus atomique, lancé par le nouveau canon de l'armée américaine. A droite, le spectacle bouleversant d'Hyoshima, vu par un cinéaste japonais. (NDLR).

par  
**Jean-Louis Gagnon**

l'équipement économique de leur milieu est encore insuffisant à les nourrir. Au lieu de s'égarer dans un anticommunisme verbal et négatif, M. Hopkins s'est fait l'artisan d'une nouvelle révolution technologique qui, bien dirigée, pourrait fournir à ces populations sous-alimentées un moyen pratique d'échapper à leur misère. Ignore-t-il s'il existe un rapport de cause à effet entre les vœux de M. Hopkins et le projet du président Eisenhower concernant la création d'un pool mondial de l'énergie atomique, mais il est permis de le supposer.

### LE PLAN DE CENT ANS

De toutes manières, s'adressant directement aux chefs de l'industrie américaine, le directeur général de Canadair a proposé la mise en route d'un Plan de cent ans durant lesquels le gouvernement des Etats-Unis se donnerait pour mission historique de révolutionner l'économie des peuples sous-alimentés en installant chez eux des réacteurs atomiques. Cette nouvelle croisade, M. Hopkins qui n'est pas un rêveur, l'a placée sous le signe d'un aphorisme du Mahatma Gandhi: "Aux yeux des millions d'êtres humains qui n'ont pas les moyens de prendre deux repas par jour, la nourriture ou le pain quotidien est encore la seule forme sous laquelle Dieu peut se manifester".

Deux courts extraits de sa conférence nous permettront de le constater: "Si nous (les Etats-Unis) n'utilisons pas l'énergie atomique sur une base industrielle pour augmenter le standard de vie des nations sous-développées et politiquement instables, si nous sommes impuissants à reconnaître qu'en agissant ainsi nous pouvons créer de vastes marchés pour nos produits, si nous sommes trop lents à accepter les changements économiques sociaux et politiques qui découlent de l'atome industriel — nous nous condamnerons nous-mêmes à une position de concurrence inférieure, très loin derrière l'Union soviétique et même la Chine communiste qui dispose d'une main-d'œuvre illimitée et bon marché". La deuxième citation d'un texte qu'on devrait s'empresse de traduire en toutes langues, porte sur l'interdépendance des nations: "La vie économique et politique du monde, comme sa vie organique, que ce soit celle de la mer, de la forêt ou celle des prairies, est fondamentalement un phénomène de symbiose, d'interdépendance, comme un échange de bénéfices et de responsabilités. L'économie américaine ne peut être ni saine ni stable si l'économie asiatique, africaine ou sud-américaine est malsaine et instable."

"Après avoir justifié en quelque sorte sa politique de la main tendue, M. Hopkins rappela qu'en septembre dernier, le Dr Lawrence Hafstad, l'un des membres de la Commission américaine de l'énergie atomique, avait aussi déclaré que si les pays sous-développés ne peuvent obtenir de réacteurs atomiques du gouvernement américain, ils réussiront à s'en procurer des pays européens. Complétant cette affirmation, le directeur de Canadair ajouta: "Et s'ils ne peuvent les obtenir de l'Europe, ils les obtiendront de l'Union soviétique".

Parce qu'il s'adressait à une clientèle de manufacturiers, M. John Jay Hopkins, dans sa conférence du 1er décembre, se devait de mettre l'accent sur les moyens à prendre pour empêcher que l'enlèvement de l'impérialisme sino-soviétique des pays afro-asiatiques ne passent, l'un après l'autre, dans l'exposer l'aspect pratique d'un Plan de cent ans. Sa théorie générale est simple. Lui-même l'a résumée en deux paragraphes: "Le seul moyen d'échapper au dilemme politique, social et économique de notre temps est de fournir aux nations agricoles le moyen de s'industrialiser et, pour celles qui le sont partiellement, le moyen de compléter leur équipement industriel. Et je crois, ajouta M. Hop-

kins, que maintenant nous devons constater le fait que dans l'ère atomique, les dollars en eux-mêmes ne sont plus ce moyen — cette force. Au sein de cette révolution atomique qui est en train de balayer les concepts militaires, économiques et politiques conventionnels, le pouvoir matériel primordial est le pouvoir absolu de l'énergie atomique".

### L'impératif philosophique

Mais au-delà de cette théorie générale il existe un impératif philosophique qui est proprement celui de l'ère atomique. C'est d'ailleurs à la recherche d'une philosophie appropriée aux conditions créées par la fission nucléaire que M. John Hopkins avait consacré sa première conférence. Car faut-il ajouter que le temps est venu de respecter tout le problème de l'homme et d'élaborer une morale qui puisse nous permettre de juger intelligemment son comportement.

L'ère atomique a été inaugurée, si l'on peut dire, en 1945, par le bombardement d'Hyoshima. Du jour au lendemain nous sommes entrés dans ce nouvel âge sans avoir eu l'opportunité de nous libérer des préjugés historiques et politiques qui font encore le drame de l'humanité. Nous parlons d'organiser une expérience scientifique dans la lune ou quelque part ailleurs au fond du ciel, mais la loi McCarran a verrouillé la frontière américaine et un rideau de fer isole l'impérialisme sino-soviétique. Nous continuons à nous com-

indispensable que nous révisions entièrement notre échelle des valeurs, que nous repensons notre civilisation et que nous ayons le courage de refaire la terre. Lorsque la vapeur et l'électricité ont provoqué une révolution industrielle, nous n'avons pas su malheureusement réorganiser nos pensées. Avec les résultats que nous connaissons!

N'allons pas à nouveau commettre l'erreur fatale de nous imaginer que la découverte de l'énergie atomique n'implique qu'une nouvelle révolution industrielle et qu'un bouleversement de l'art militaire. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le prospectus d'une maison de finance qui nous informe qu'une livre d'uranium-235 produit autant d'énergie que 1,300 tonnes de charbon, 306,000 gallons d'essence ou 2,500,000 kilowatt-heure d'électricité. Malheureusement, cette source inépuisable d'énergie n'a servi jusqu'ici qu'à ajouter aux horreurs de la guerre, qu'à rendre plus douloureux encore le masque de l'homme. Goya lui-même disparaît devant les photos d'Hyoshima...

### L'Atome et la Paix

D'ici 25 ans, la population mondiale va s'élever à 3,500,000,000 d'habitants. Lorsqu'on songe que, présentement, la moitié du genre humain (soit 1,300,000,000 d'habitants) se couche tous les soirs le ventre vide, on devrait admettre sans discuter que le seul moyen qui s'offre à nous de mettre fin à cette misère imméritée réside dans l'utilisation pacifique de l'énergie atomique. Ce qui est exactement le but que nous propose M. John Jay Hopkins. Par définition, la mise en route d'un Plan de cent ans présuppose que les

de notre civilisation. A l'instant même où l'on met au point un engin thermo-nucléaire dont l'explosion confondra les civils et les combattants, en même temps qu'elle détruira les objectifs militaires et les villes endormies, on s'attaque par anticipation aux sources mêmes de la vie.

### Le caractère illégal des engins

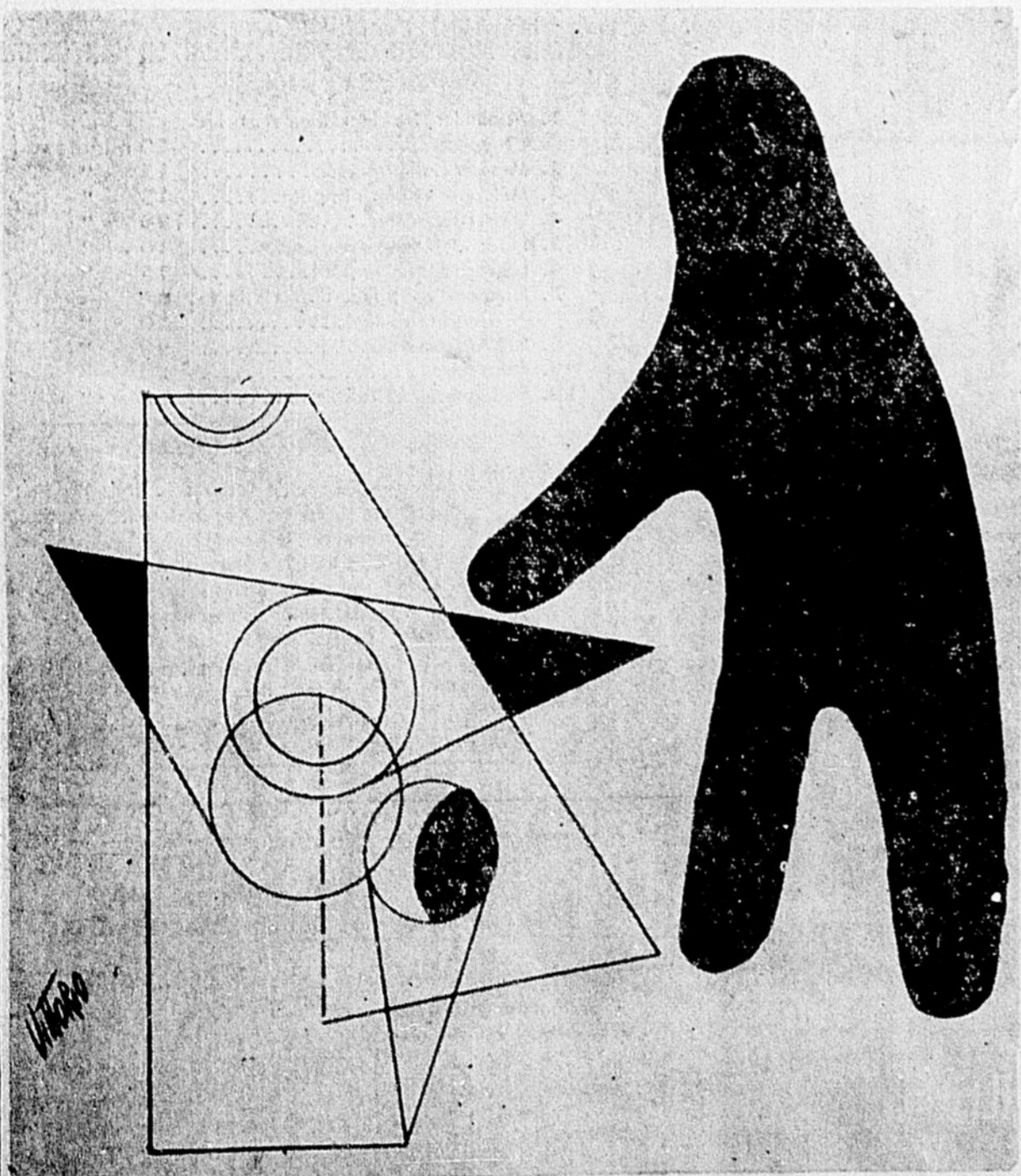
Un avocat anglais de réputation mondiale, M. Harvey Moore, secrétaire général de l'International Law Association, a d'ailleurs exposé les raisons essentielles pour lesquelles le recours aux engins militaires atomiques est contraire aux lois internationales. Il y en a quatre. On me permettra de les citer au texte:

"1.— Les armes nucléaires sont des engins empoisonnés et seuls les barbares empoisonnent leurs ennemis; 2.— Les armes nucléaires sont inhumaines parce qu'elles causent d'inutiles souffrances à ceux qui en sont victimes; 3.— Les armes nucléaires doivent être interdites parce qu'elles suppriment la distinction historique qui doit être maintenue entre combattants et non-combattants; 4.— Les armes nucléaires sont contraires à la convention de Genève (1925) qui interdit l'emploi des liquides, des matières et des engins pouvant provoquer l'asphyxie et l'empoisonnement."

Nous sommes, que nous le voulions ou non, à la croisée des chemins. Pour survivre, la civilisation doit renoncer aux armes atomiques et l'Occident doit partager ses richesses matérielles et son acquis scientifique avec les peu-

## IMPRIMERIE YAMASKA

2003, Rue St-Hubert, MONTRÉAL Tél. HOchelaga 6008



Impression de journaux et périodiques en tous genres

Reliure — Travaux commerciaux — Photogravure



porter comme si nos armées étaient encore équipées de flèches ou d'arquebuses alors qu'une seule bombe thermo-nucléaire pourrait désintégrer la ville de Washington. Nos conférences diplomatiques ressemblent à des palabres de paysans chicaniers qui se disputent la tête d'un ruisseau quand la moitié du genre humain se couche tous les soirs le ventre vide. Nous nous conduisons comme des enfants — et quelques fois comme des enfants vicieux — parce que notre philosophie de la vie ressemble à celle des barbares alors que les découvertes scientifiques mettent à notre disposition des engins et des instruments dont la fabrication est incompatible avec nos jeux misérables.

### LA BOITE DE PANDORE

Dans sa conférence de mai dernier, M. John Jay Hopkins avait comparé l'énergie atomique à une nouvelle boîte de Pandore d'où sortirait la destruction ou le bonheur de l'humanité. Mais encore faudrait-il — si nous voulons échapper au massacre d'un dernier conflit mondial — qu'on s'efforce d'élaborer une philosophie de la vie qui tienne compte de la science thermo-nucléaire, de ses possibilités et de ses dangers. L'atome, déclara M. Hopkins, est la révolte incarnée contre le statu quo". La formule est excellente. Car il est

civilisés renonceraient à la guerre atomique. Ce qui est conforme à cette nouvelle morale qu'un petit nombre de penseurs généreux (dont Einstein, Schweitzer et Pie XII) cherchent à élaborer.

Nous devons renoncer à l'usage des engins atomiques parce qu'elles mettent en péril la vie des peuples et les principes fondamentaux

plus moins évolués. C'est à ce prix que le monde libre parviendra à faire triompher l'idéal démocratique sur les procédés rigoureux, parfois cruels, de l'économie communiste.

Tout le reste est propagande et mauvaise littérature.

## Peintres du Dimanche

Sous le titre "Peintres du Dimanche", l'Institut d'Art Contemporain présente quelques artistes plus généralement dénommés "Naifs".

A tout seigneur, tout honneur, voici d'abord le Douanier Rousseau avec trois toiles: la célèbre "Marianne" tenant fièrement son drapeau tricolore, un lion à ses pieds, dans un beau paysage, frisant de près le chromo et cependant admirable, la "Petite Fille à la Poupée" et "Don Juan". André Bauchant est bien inégalement représenté. Le très bon "Cinquième jour de la Création" voisine avec un paysage indifférent. De Bombois, danseuses, clowns et un paysage: une petite toile verte avec une grosse signature rouge. Les paysages de Louis Vivin: "Venise", "Le Quai aux fleurs", "Scène de Neige" sont d'excellentes compositions pleines d'atmosphère et de merveilleux. C'est un vrai poète.

Chez les Anglais, se trouve parfois d'authentiques chefs-d'oeuvre: "Un café de Paris à Royat", qui est une toile de maître; deux très bonnes compositions d'E. Box, qui témoigne d'un très grand sens de la décoration. Citons également, un autre poète: Alfred Wallis. Enfin, la critique a beaucoup remarqué un extraordinaire chat de Frederick Buckett, absolument fascinant, mais qui semble être la seule oeuvre valable de ce peintre.

# AU POINT DU JOUR

par Jean Tétreault

Le ciel lumineux du 5 au 6 janvier '43, entre 10 heures du soir et 2 heures du matin, présagea la fin de la campagne et la rupture de l'axe, qui commença de plier sous le poids du monde. La mort, cette nuit-là, prit la forme d'une fosse commune aux yeux de l'Afrika Korps, aveuglés par des éblouissements de sang et de soleil. Car à force de vrombir, de tonner, d'éclater, de sauter et de meurtrir, l'appareil de la guerre étourdissait les âmes, égarait les esprits habitués à son contact, brisait les nerfs, ébranlait les cerveaux désormais incapables de concevoir, incapables de mesurer le réel auquel ils donnaient finalement, faute d'idées, les dimensions de leurs propres phantasmes.

Sur un front de vingt kilomètres, les sous-officiers passaient le mot d'ordre: *achever les blessés pour empêcher leurs plaintes de signaler nos positions.* Il semblait bien que la consigne transcendant, pour parler allemand, le sens de la discipline. Mais elle n'exprimait pas l'héroïsme, à moins que par une *conjoncture* du diable cette vertu ne s'assimile à la félonie. Tuer sans haine, — par calcul! Tout est possible: voire tout arrive. Au vrai, que pouvait signifier cet ordre inhumain, — ce désordre? Rien. Rien sinon que l'effroi, le sentiment de se perdre aux mains de l'ennemi ou dans la solitude des fondrières, le désespoir accompagnant la fuite inutile, l'horreur d'un spectacle où l'armature calcinée d'un char, à tous les trente mètres, oblige à de pénibles détours parmi les amoncellements de ferraille, l'odeur insupportable du caoutchouc rôté, les carcasses d'autochenilles debout sur leur train de derrière, la sueur des hommes, l'épuisement, la soif, rien, absolument rien de logique ne pouvait résulter d'un pareil commandement, sinon que la confusion la plus grande qui fut jamais dans une armée boche en déroute allait précéder sa démolition. Autre preuve du désastre où sombrait, depuis Sallum, ce qui restait des troupes: la mesure d'enthousiasme n'emanait pas de Rommel. Réputé pour le plus chevaleresque des officiers helligérants, le maréchal se montrait toujours, par surcroît, avare de ses hommes autant que de ses paroles. Or, s'il ignorait le sort réservé aux grands blessés de son arrière-garde, c'est qu'il avait de longs temps perdu la maîtrise de la situation.

L'attaque britannique pulvérisa le rempart du dispositif allemand, comme la foudre eût fait d'un bouclier d'acier. Elle transformait le désert en une tempête. A l'époque de Jugurtha, les hyènes se pourléchaient au passage des cavaliers du roi; quand les tanks de Montgomery éventrèrent les blockhaus de l'aile gauche ennemie, le rictus de ces carnassiers effraya les vautours.

Derrière soi, Tripoli fumait du côté de la mer. Une brigade italienne venait de s'y réfugier. Devant soi, les éléments spéciaux de la VIII<sup>e</sup> armée s'employaient à détecter les mines, en déca d'une ligne hachurée qui s'incurvait rapidement. Mais le plus beau de l'affaire se passait au-dessus du champ de bataille. Là, l'éclatement des projectiles de la D.C.A., l'explosion des bombardiers touchés, le sifflement des balles des chasseurs faisaient une fête pyrotechnique et musicale qui, dans les intervalles de sa splendeur intermittente, donnait à l'infanterie l'impression d'avoir entrevu l'enfer.

Les adversaires étaient en certains points si près l'un de l'autre que Rommel, à genou sur la banquette-arrière de sa voiture, dut, pour se dégager du combat, décharger son pistolet sur une patrouille de la colonne Leclerc qui, l'ayant reconnu, l'avait cerné. Une demi-heure après cet incident, l'ordre de repli général fut télégraphié à tous les commandants.

Mais tous n'eurent pas le temps de l'exécuter. Ainsi, à l'extrémité-sud du front, sur le glacis d'une dangereuse dépression marquée d'un x rouge sur ses cartes, le capitaine Lansdorf se trouva brusquement, avec sa compagnie réduite de deux-tiers, coupé du principal corps d'armée.

— La progression de ces kangou-

rous est géométrique, dit-il au sergent-major. Il identifiait les Australiens aux singuliers marsupiaux. Puis s'allongeant sur son sac de couchage, il fixa le lumignon scintillant sur le plancher de la redoute souterraine. Ses traits épais n'avaient pas à exprimer tout le mépris que l'âme éprouvait pour cette armée ironiquement romaine dont les chefs, y compris Graziani, s'avéraient tous également grands spécialistes de la retraite inélectable. De temps à autre, il considérait son poignet droit, bandé d'un linge souillé.

— Nous sommes foutus, Flinz, ajouta-t-il dans un soupir.

Accroupi, le "feldwebel" nettoyait sa mitrailleuse. Il salua d'un geste vague la prévision pessimiste de son supérieur.

Lansdorf s'épongea la figure. Le mouchoir collait à la peau poisseuse du géant: cent vingt kilos de graisse travestie en soldat. Il avait été charcutier à Breslau dans les années '20.

— Oui, fit-il, se redressant avec peine, si le Führer avait seulement donné suite à sa promesse!

Il regarda son compagnon oblige.

— Vous ne dites rien? ... Eh bien moi je vous dis, je vous répète que si Hitler avait été fidèle à sa promesse, et si souligne fidèle, nous serions vous, et moi au Caire. Vous m'entendez, Flinz? Une ville où les courtisanes se donnent. Justement, les Polonaises m'avaient dégoûté de l'amour et je reprenais espoir, vous?... Il paraît qu'au dernier voyage de Rommel sur le front russe, "il" lui a parlé d'une arme spéciale capable d'ancêtre Londres d'un seul coup. Vous y croyez? En tout cas, on n'en demandait pas tant. Une brigade blindée nous aurait suffi à El Alamein. Quand je pense que j'ai écrit à ma femme que j'ai vu les Pyramides... Ce qu'elle doit se f... de moi aujourd'hui. J'étais tellement sûr...

Le regard fuyant du sergent-major flamba dans la pénombre.

— Il nous reste de la bière? demanda le capitaine.

Flinz indiqua le nombre de bouteilles sur ses doigts.

— Pas plus que ça?

L'autre fit un signe négatif de la tête.

— Bien, reprit le commandant, nous boirons quand nous aurons vraiment soif. Veillez sur cette réserve, si petite soit-elle.

Et il s'enfonça dans le sac de toile qui lui épousa le corps. Seul dépassait la crâne aux ourlets de chair molle; le sommet montrait une tumeur naturelle parfaitement hideuse.

Comme il se disposait au sommeil, une pensée le ramena de force à la réalité qu'il cherchait inconsciemment à fuir.

— Flinz!

D'un bond, le sous-officier fut debout, les talons joints.

— Flinz, une idée idiote m'est venue tout à l'heure... Je veux aller jusqu'au bout de cette idée. Essayez donc à nouveau de communiquer avec le quartier général de division.

Le sergent-major s'approcha d'une des parois de béton, décrocha le récepteur, appuya sur un bouton de la boîte du téléphone et attendit. Il décrocha au bout de quelques secondes.

— Rien?

Pour toute réponse, on arma la mitrailleuse et l'on fit mine de sortir.

— Halte!

Lansdorf s'était découvert et se précipitait à son tour vers l'appareil. Il tenta lui aussi de téléphoner mais il eut beau, au risque de l'arracher du mur, secouer la machine minuscule, elle ne lui permit pas davantage de communiquer avec le colonel.

— Nom de Dieu! s'écria-t-il, comment a-t-on pu couper cette ligne? Comment? Pouvez-vous me le dire? Elle nous reliait encore à Tripoli voici moins d'une heure. Une ligne directe! Secrète... Connue de moi seul... et de vous.

Le sergent-major haussa les épaules.

— Vous ne le savez pas, naturellement. Pourtant vous devez le savoir. Parlez, que diable! On jurerait que vous êtes muet. Je ferai faire enquête.

Flinz... En attendant, mandez-moi le chef de l'Intendance... Allez! Ne me pourrissez pas au nez! Rempez, vous dis-je.

Le subalterne haussa les yeux, courba la tête.

— Eh quoi! Lui aussi? Mais ils sont tous morts, nom d'un chien!

A ce moment, on perçut le bruit croissant d'une escadrille. La musique s'amplifia à un rythme affolant.

— Nous sommes repérés, prononça Lansdorf déjà pâle. Cette fois...

L'éclatement d'une bombe à cent pas, puis d'une autre, puis d'une troisième, interrompit le monologue de l'"hauptmann". Le bombardement se fit bientôt si intense que même ses cris ne pouvaient être entendus. Il s'égoillait à répéter:

— Sauvez les documents!

Soudain, le lumignon s'éteignit sous la chute d'une forte quantité de mortier. Chaque détonation secouait la casemate, menacée à tout instant de s'effondrer.

— Où êtes-vous, Flinz? hurla le capitaine.

Le sous-off alluma sa lampe de poche pour la braquer aussitôt sur la figure étonnée du commandant. Et, sans se faire de question inutile, il pressa d'une seule main son arme comme on exprime le jus d'un fruit. La rafale abattit le colosse, dont le râle se perdit dans le tonnerre environnant.

Ernst Flinz, la terreur du régiment, allait enfin régner sur les débris de la meilleure compagnie.

Son premier soin fut de ranger le corps. Ensuite il le dépouilla, s'appropriant les jumelles, le pistolet et jusque aux gants. L'arrivée d'une ordonnance le surprit en train de raccorder les fils téléphoniques dans un coin de l'abri. Il les avait rompus à l'insu de Lansdorf, après avoir communiqué aux quartiers généraux de compagnies l'ordre infamant d'achever les blessés. Pour rendre la chose vraisemblable, il s'était fait passer pour le divisionnaire.

— C'est vous? fit-il à la vue du soldat. Avouez que ce n'est pas trop tôt. Où donc vous étiez-vous fourré?

L'ordonnance, adolescent à peine sorti des gymnases berlinois, se mit au garde-vous sans remarquer à ses pieds le cadavre du capitaine. Il tendit à

Le vin dissipe... (Suite de la page 1)

nement" coucher sous les ponts? Pourtant, comme tout le monde, ils payent des taxes. Aussi, pour terminer, quoique ne connaissant pas vos moyens d'existence, et cela ne me regarde pas, je vous suggère de chercher une solution plus normale pour votre problème: coopérative d'habitations à bon marché, etc., et ne jouez pas les puritains, les ascètes.

Peut-être que vous êtes de l'école Mendès France, le buveur de lait, qui récemment, chez nous, fit inutilement la moue devant un verre de champagne, qu'il n'était pas obligé de boire en entier. Singulière réclamation pour un des rares produits que la France peut encore exporter. Et, soit dit en passant, ce sera très probablement sur la question des boissons qu'il ramassera prochainement un butch qui ne sera pas de Noël. Il en sera, j'espère, de même pour vous — comme on disait à Montparnasse "ce sera bien pour vos gants". Sans les prodiges, vous les "sérieux", seriez tous au relief!

Dans le bruit... (Suite de la page 6)

il n'hésita pas à reprendre ses études à Lausanne et devint médecin. Je trouve cela admirable.

Mais cette révolution ne fut pas la seule chez les Remes. Je fis connaissance avec les Caves, là-bas, quand mon budget commença à baisser dangereusement! Je tentai de monter un tour de chant. Mes débuts se firent dans les cabarets que fréquentaient les Américains. (C'est ma principale faute d'avoir constamment vécu avec mes compatriotes, à Paris. Je parle mal français et je m'étonne même d'entendre les promeneurs des Champs-Élysées causer dans cette langue!)

J'ouvris ma propre boîte appelée la Boîte à Sardines. Je faisais mon spectacle en français, avec un tel accent que je devins comédienne parce que j'étais drôle sans le savoir!

A mon retour à New-York, après trois fructueuses années à Paris, je voulus ouvrir ma propre boîte. L'idée du Purple Onion avait vu le jour à San-Francisco, ma ville natale, aussi l'importai-je à New-York sans changements.

Jusqu'ici, tout a bien marché. Nous avons eu l'excellente publicité gratuite du New-Yorker et Variety a bien voulu dévoiler notre existence aux milliers de New-Yorkais qui le lisent fidèlement.

Pour un club de nuit aussi central, le Purple Onion est peu dispendieux.

Je ne veux pas dévaliser les gens. Je veux que le public qui vient chez moi parte satisfait. Je veux donner un spectacle sincère, intéressant, de qualité, qui ne soit pas une copie des spectacles français (je parodie Ertha Kitt!) mais qui emprunte à ceux-ci ce qu'ils ont de meilleur.

Bien qu'heureuse de travailler dans sa propre boîte et de recevoir chaque jour un public attentif, Jorie conserve la nostalgie de sa ville natale. Quelle jolie chose elle en dit.

— "San-Francisco est la ville que les gens vont à Paris pour découvrir!" (Avec accent!)

Flinz un papier crasseux.

— Qu'est-ce que c'est?

— Le rapport du sergent-chef.

— Faites de la lumière et lisez-le moi: je n'ai pas assez de mes deux mains.

Le messager obéit. D'une voix blanche, il déclina les noms et prénoms des soldats tombés au cours du dernier raid. Trois morts. Quatre blessés graves. L'unité, maintenant réduite à deux sections et demie, devait couvrir plus de cinq cents mètres. On ne disposait plus que d'un obusier. Les munitions? Il n'y en avait pas pour un quart d'heure. Et, pour la première fois, l'eau manquait. Le rapport se terminait sur ces mots: "Il faut prendre une décision avant l'aube, parce que les limites de notre capacité de résistance ont été atteintes sinon dépassées".

Flinz avait rétabli les communications sans toutefois perdre un seul mot du "boniment". Les yeux lui roulaient dans l'eau. Il avait maintenant la mine dangereusement inoffensive de maniaques que se cherchent. L'ordonnance lui tendit à nouveau le chiffon de papier. Il le prit, le froissa entre ses paumes, en fit une boule et la lança dans le fond de l'ouvrage. Elle rebondit sur le cadavre de Lansdorf. Ce manège attira l'attention du jeune homme sur les restes

du capitaine. Il eut un haut-le-corp. Puis, le reconnaissant, il se jeta sur le mort qu'il secoua violemment comme quelqu'un à qui l'on veut arracher un secret.

— Karl! Karl! cria-t-il, répondez-moi!

Devant son impuissance, il éclata en sanglots tel un moutard privé soudain de son sucre d'orge.

— Ta gueule! fit le sergent-major. Et toi... moi le camp! Triple idiot, il y a d'autres officiers dans l'armée allemande! Si les SS ne te suffisent pas, tu peux toujours t'adresser aux Italiens! F... moi le camp ou je t'étripie!

L'air effaré, le messager s'effaça dans le noir.

Flinz se mit aussitôt en rapport avec le sergent-chef.

— Allo! C'est vous, Ludwig? Vous trouvez le temps d'écrire? Oui. J'ai lu votre histoire... Rien à faire. Pas question. Tant que je commanderai il ne sera pas question de nous rendre. Oui. Lansdorf a été descendu. Formez vos hommes en groupes de combat. Nous attaquerons dans une heure à la grenade et à la baïonnette. Inutile. Nous n'avons pas la même optique. Les blessés? Rien de changé. Exécutez-les comme vous avez l'habitude d'exécuter les ordres.

Le rastrocha. Le sentiment du devoir accompli illumina un instant son visage bleuâtre. Il eut un sourire d'inquiétude, d'égarement. L'âme du fauve perçait dans les plis de la face. Il se dirigeait vers l'issue de la casemate quand son regard rencontra les jumelles vitreuses du capitaine. Il s'arrêta, béat. Il regarda autour de soi, furtivement. Que cherchait-il? Le képi de la victime. A la fin, ne le trouvant pas, il ôta son casque d'acier pour en recouvrir la figure qui émergeait de l'ombre.

Dehors, il faisait froid. Un froid sec, sans vapeurs. Flinz noua son foulard et mit les gants neufs du capitaine. Il marchait en direction des dunes où devait se trouver la petite réserve de bière, profondément entouée dans le sol et partagée en cinq ou six bouteilles qu'il se réservait toutes. Mais en arrivant sur les lieux il ne put retenir un chapelet de jurons. Autour d'un trou, une dizaine de cadavres reposaient parmi des tessons.

— Ma bière! soupira-t-il.

Le sable l'avait bue. Cette vérité que son esprit, quoique malade, saisit tout de suite, ne le découragea pas pour autant. Il examina longuement l'endroit. Il fouilla les morts, les déplaça, les retourna.

— Les salauds, se dit-il, ils avaient découvert la cache. Ils en ont été quittes pour leur rapine. Ils ont dû se battre et leurs mouvements les auront signalés à l'attention des aviateurs anglais.

Lorsqu'il revint dans les lignes, le moment de l'assaut approchait. Il procéda rapidement à l'inspection des

L. Etienne  
Victoria 27-12-54  
N.B.: Le vin dissipe la tristesse, Et verse l'oubli dans nos coeurs.

## Seules deux bières possèdent cette garantie d'excellence

**DOW**

**1** bière incomparable!

**1** lager sans rivale!

**KINGSBEER**

DOW BREWERY LIMITED Montréal • Québec • Kitchener

groupes de combat. Seulement le murmure de ces bêtes, conscientes du sort qui les attendait, et qui, malgré la discipline, se révoltaient contre la loi de l'abattoir, provoqua chez le meurtrier de Lansdorf une colère subite, instinctive, voisine du délire. La colère de l'aliéné, la colère de l'assassin dans l'acte de tuer. Il n'eut pas cependant le loisir de pousser tous les cris qui lui enflaient la gorge. Un obus siffla et deux combattants d'élite s'abattirent à ses côtés. Il se tapit en maugrant. L'objectif, — un camion versé derrière lequel s'abritait un peloton de mitrailleurs, — n'était pas très loin des positions nazies. Flinz le bornoya quelques instants, puis il songea à la double longueur volée sur le corps du commandant. Il ne se fit pas scrupule de s'en servir. Ayant appliqué les jumelles au secteur considéré comme la clef de la position, il découvrit que son objectif restreint, le camion versé, faisait partie d'un réseau de retranchements qui cachaient peut-être dix bataillons. Il cracha de dépit et de rage. Un rayon de lune sur le sable, à quelques centaines de mètres devant la droite allemande, retint toutefois sur ses lèvres l'ordre de charge. Il considéra tout à son aise l'objet brillant qui se dissimulait, semblait-il, dans une sorte de fourré.

— De l'eau! dit-il tout bas. Non. Je ne ferai pas la poire. C'est un mirage... Eh quoi! Un mirage en pleine nuit? Je deviens fou. C'est impossible. Alors... c'est de l'eau! Ça ne peut être que ça...

— Ses traits s'épanouirent singulièrement. Il fit passer l'ordre: "Chargez!" Comme des reptiles, des ombres sorties de partout se mirent à ram-

per vers le nid de mitrailleuses. A mi-chemin, un feu d'enfer les accueillit. Des cris, des râles, des bras en l'air et ce fut tout. La plupart se rendirent à l'ennemi.

Pendant ce temps, Ernst Flinz se déplaçant lui aussi sur le ventre, au moyen de ses coudes, s'était approché de ce qui lui était apparu comme un buisson à travers les jumelles. Et ce buisson, ce fourré plutôt, recéléait un étang, une mare, du moins. Il balatait: "De l'eau, ici, et pas ailleurs! Ah! ah! crétins, vous ignorez ma bonheur..." Enfin, ses doigts écartèrent des feuilles... Le bruit de la fustillade avait cessé à l'autre bout du secteur. Il s'assura qu'il était bien seul. Ceci fait, il se haussa légèrement au-dessus de la petite baie fermée par les plantes sauvages. Il avait envie de plonger dans la mare, mais la prudence lui conseilla d'en mesurer l'étendue. Ne voyant encore rien, il se mit à genou et se pencha.

Alors, toute la douleur contenue dans le désespoir d'un homme devant l'impossible ou l'absurde se reflécha dans le rétroviseur d'une jeep. Le miroir était là, sur le sol, mais disposé presque avec art dans cette enceinte végétale. En s'y voyant, Flinz eut l'impression de sombrer. Et, de seconde en seconde, cette impression prenait de la force, gagnait en intensité, devenait une sensation intolérable d'ébranlement de toute la personne, un chatouillement intérieur qui tenait de la béatitude et du dam. C'était le naufrage d'un cerveau.

La bête chancelante fit le moue ment qui la tua. Elle saisit l'objet de verre. Le mécanisme était déclenché: la mine sauta.

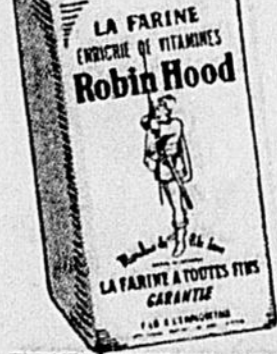
## Une croûte dorée en six heures avec la Farine à tout usage Robin Hood



### Nouvelle méthode de panification en dix points:

	Temps
1. Assembler les ingrédients et les ustensiles.....	10 minutes
2. Mesurer les ingrédients.....	15 "
3. Mélanger et pétrir la pâte.....	15 "
4. Laisser fermenter.....	120 "
5. Pétrir et façonner en boules.....	10 "
6. Laisser reposer la pâte.....	15 "
7. Façonner en pains. (Par méthode de pâte roulée).....	20 "
8. Laisser fermenter.....	90 "
9. Faire cuire.....	50 "
10. Badigeonner et refroidir.....	5 "

5 hrs. 50 minutes



Du sac de farine à la boîte à pain... en six heures. Pendant 3 1/2 heures de ces 6 heures, le travail se fait seul... et vous êtes libre de faire autre chose. L'horloge et le thermomètre prennent soin de votre pain. Une seule chose importe, c'est l'emploi de la farine ROBIN HOOD, Enrichie de Vitamines, la farine utilisée par les experts dans la panification.

Les Meuniers de la farine Robin Hood

### Bulletin d'abonnement

L'AUTORITÉ,  
2003, rue St-Hubert,  
Montréal, P.Q.

Messieurs,  
Veuillez nous faire le service de votre journal

Ci-inclus chèque de ..... à cet effet.

Abonnement d'un an \$4.  
Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom .....

Adresse .....

durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

MAISON FONDÉE  
1775 AMSTERDAM

# BOLS

V. O. GENEVER GIN

LE CÉLÈBRE GIN GENRE HOLLANDAIS

DISTILLÉ ET EMBOUTEILLÉ AU CANADA

## L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: HOchelaga 6008. Imprimé à St-Hyacinthe par l'imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.  
Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

# les lettres

260 LETTRES DE PROUST AUX ENCHÈRES

## L'Histoire d'une étonnante mais fertile amitié

par Claude Benedick

Deux cent soixante lettres de Marcel Proust ont été vendues aux enchères, le 16 novembre à Paris à l'Hôtel des Ventes, près de dix millions (1.621.500 francs, soit 1.960.500 francs avec les frais), ce qui atteste la pérennité de la gloire du grand écrivain. En effet, les prix qui atteignent en vente publique autographes ou éditions originales, montrent presque toujours la vraie valeur de leurs auteurs et viennent ainsi corriger les indications que semblent donner les chiffres des tirages de leurs livres : c'est la revanche de Paul Valéry sur Maurice Dekobra, de Paul Léautaud sur Dely, de Valéry Larbaud sur Pierre Benoit. Pour Marcel Proust, exceptionnellement, les deux phénomènes ne se sont pas développés en sens contraires, et à mesure que ses lettres et ses premières éditions étaient de plus en plus recherchées des bibliophiles, on n'a cessé de rééditer son œuvre et aujourd'hui encore la Collection de la Pléiade qui a publié déjà tant de classiques annonce un "A la recherche du temps perdu".

Les lettres qui viennent d'être dispersées, toutes adressées à Robert de Montesquiou — sauf quelques-unes au secrétaire et intime ami de ce dernier, d'Yturri — s'étaient sur une période qui va de 1893 à 1921, et, tout en retraçant l'histoire d'une amitié, souligne les faiblesses et les vertus de Marcel Proust. On s'étonne, en effet, et parfois même on s'indigne de la flatterie, de la flagornerie dont ces lettres sont remplies. Robert de Montesquiou occupait dans le "monde" une place prépondérante, c'était un homme extrêmement cultivé, mais rien dans son œuvre littéraire, "Les Chauves-Souris", "Hortensias bleus", "Altesses Sérénissimes", etc... ne justifie l'encens dont le couvre son cor-

respondant. Et lorsqu'à propos de l'article d'un critique sur ces "Chauves-Souris", Marcel Proust écrit : "Le nom de Moreas, prononcé non loin de votre me choque et me peine infiniment. A quoi bon monter jusqu'à ces sommets si l'on aperçoit encore de tels pygmées", on se demande : "De qui se moque-t-on ?"

Aussi bien tant de platitudes seraient-elles impardonnable si l'on ne pensait qu'elle était sans doute nécessaire au maintien des relations entre le petit bourgeois et l'aristocrate plein de superbe et si ces relations n'avaient permis au romancier d'engranger patiemment tous les traits de caractère qui allaient lui servir à créer un des principaux personnages de "A la Recherche du Temps Perdu" et une des figures les plus étonnantes du roman français : Le Baron de Charlus. Certes, Marcel Proust s'est toujours défendu contre ceux qui prétendaient découvrir les chefs de ses héros : "Les gens du monde, a-t-il écrit, se représentent volontiers les livres comme une espèce de cube dont une face est enlevée, si bien que l'auteur se dépêche de "faire entrer" dedans les personnes qu'il rencontre". Il n'en demeure pas moins que tout le monde — et pas seulement le "monde" — s'accorde aujourd'hui à reconnaître que de la Comtesse Greffühle et de la Comtesse de Chevignette est née la duchesse de Guermantes, que Swann s'appelait Charles Haas... et Charlus, Robert de Montesquiou. D'ailleurs, il semble bien qu'après la parution de "A l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs", ce dernier se soit senti visé; la correspondance marque un net refroidissement de ses rapports avec son correspondant et c'est probablement pour mieux brouiller les pistes que dans une de ses lettres, Marcel Proust, tout en déclarant : "Dans tout l'ouvrage, il y a à peine deux ou trois clés et qui n'ouvrent qu'un instant", parle d'un certain baron Doazan à qui il a emprunté certain trait de Charlus. Dans cette même lettre, il parle de Bertrand de Fénelon à propos d'une anecdote sur Saint-Loup, de Mme de Beauvaincourt qui aurait été le principal modèle de Mme de Villeparisis et il précise encore certains points au sujet des fausses clés de son œuvre. Tant de précieux renseignements expliquent que cette lettre, vendue toute seule, ait été adjugée la coquette somme de 170.000 francs !

Tout le reste de la correspondance avait été divisée en lots plus ou moins importantes dont le principal mérite était d'évoquer la vie mondaine et brillante de l'époque et quelques-uns de ses principaux représentants. Une des plus intéressantes était celle rapportant la première rencontre de Marcel Proust avec la Comtesse Greffühle, le premier choc, d'où allait naître, après bien des avatars, la duchesse de Guermantes : "Elle portant une coiffure d'une grâce polynésienne, et des orchidées mauves descendant jusqu'à sa nuque, comme les "chapeaux de fleurs" dont parle M. Renan... Tout le mystère de sa beauté est dans l'éclat, dans l'énigme surtout de ses yeux. Je n'ai jamais vu une femme aussi belle". Cette lettre de quatre pages a d'ailleurs été vendue près de 80.000 francs.

D'un ton très différent, sont celles écrites lors de la mort de sa mère :

"Je suis vaincu par la douleur, par la maladie, chaque jour quand je crois m'être rendu maître, non par la volonté, hélas, mais par l'intelligence, de ma peine, quand je crois la connaître, en avoir fait le tour, et que je crois que ce chagrin que je veux pour compagnon de toute ma vie n'a plus de secrets pour moi, alors à ce moment au hasard d'une impression, une nouvelle douleur surgit, la même mais qui a tellement une autre face que je retombe sur un nouvel inconnu. Et ainsi à chaque heure s'approfondit pour moi le tombeau des Danaïdes de la douleur..."

Là, on retrouve le vrai Marcel Proust.

Certes, on peut regretter que de si précieuses reliques se trouvent aujourd'hui dispersées. La correspondance de Marcel Proust à Robert de Montesquiou avait échappé par deux fois à ce sort : la première, lorsqu'à la mort de Montesquiou, elle avait déjà connu le feu des enchères ! c'est le Docteur Robert Proust, frère de Marcel, qui l'avait alors rachetée; à sa mort, sa veuve, se débarrassant de tous les souvenirs de son beau-frère, l'avait vendue à la personne qui vient de s'en défaire.

Désormais, aux quatre coins du monde — on sait, en particulier, combien les Américains sont amateurs de lettres de Marcel Proust — des admirateurs du grand écrivain pourront avoir la joie de posséder les vestiges d'une amitié qui, quoi qu'il en eût, n'avait rien de flatteur pour lui, mais qui nous a valu quelques-unes des pages les plus remarquables de ce chef-d'œuvre qu'est "A la recherche du temps perdu".

Claude BENEDICK

## LA VIE DE BOHÈME

Sous le titre quelque peu curieux de "Leda and the Goose" (Léda et l'Oie), un peintre anglais contemporain, Tristram Hillier, vient de publier une des meilleures autobiographies qui aient été écrites depuis longtemps (Longmans, 16 shillings).

M. Hillier est un homme encore jeune dont les paysages légèrement surréalistes sont souvent exposés dans les galeries de Londres.

Sa vie aventureuse pourrait facilement être prise pour un récit de la vie de Bohème, né sous la plume d'un romancier débordant d'imagination.

Né à Pékin, il fut élevé en Angleterre par une nourrice japonaise, instruit chez les Bénédictins anglais, puis envoyé par son père dans un monastère trappiste français, mais en Chine, pour le guérir de son penchant pour la vie religieuse.

Revenu à Londres, il travailla chez un expert-comptable et, finalement, entra dans une école de peinture — la Slade School — puis s'installa dans un atelier-mansarde du quartier artistique de Bloomsbury.

Ce n'est pas tout, entre 1920 et 1930, nous le trouvons à Paris, au Quartier Latin, puis en Provence. Plus tard, en 1940, il s'enfuit de France avec sa femme et son bébé sous la mitraille allemande.

M. Hillier décrit brillamment les personnes et les paysages, se servant des mots avec la précision et l'économie qui caractérisent sa peinture.

Son style est coloré, humoristique, évocateur à la façon d'un album de pochades. Peut-être le plus grand charme du livre est l'impression que laisse M. Hillier d'avoir pleinement savouré la variété de son existence vagabonde.

Voici un exemple d'anecdote piquante dans laquelle il raconte comment il "graisse la patte" d'un critique d'art français, sous une table de café :

"Au premier contact de nos mains, sa mine subit la transformation que produit un rayon de soleil éphémère sur un sombre paysage de montagne; le billet de cent francs fut saisi d'entre mes doigts tremblants, soumis à un bref examen et engouffré dans une poche de son pantalon, le tout en trois temps si rapides qu'il sembla que rien ne s'était passé. Il me fit un large sourire bienveillant, vida son verre et se leva de sa chaise.

"Bon courage, jeune homme, dit-il en ramassant sa serviette et une pile de papiers. Nous verrons ce qu'on peut faire.

Il est permis de douter que M. Hillier ait bien judicieusement choisi les "critiques d'art" avec lesquels il frayait à Paris, mais l'anecdote est lestement enlevée.

## Un bilan de fin d'année

# LA SITUATION DE NOTRE POÉSIE AUX PREMIERS JOURS DE 1955

Est-il besoin de le répéter? Nous sommes jeunes, nous sommes adolescents et les os nous font mal. Un de nos premiers poètes prolongeait symboliquement cette adolescence dans une folie protectrice; le vaisseau d'or bien ancré s'immobilisait et Nelligan s'en allait dormir dans sa cale. Plusieurs années passèrent et voici Saint-Denys Garneau qui prend conscience de son problème poétique auquel sa vie était solidement nouée. Complètement engagée, son infernale saison commençait. Voici un autre adolescent dont l'âme n'est pas simple justement parce qu'il est encore jeune. Et malheureusement pour sa paix morale et spirituelle, il souffre d'une lucidité qui dépasse en puissance l'approfondissement intellectuel qu'il a tenté. La publication posthume de son Journal fut l'événement poétique de l'année '54. Mais Saint-Denys Garneau est mort avant la maturité; près de son œuvre de création, il laisse un pessimisme qu'à peu près tous les jeunes d'aujourd'hui reprennent à leur compte, ou parce qu'ils le sentent en eux, ou encore parce que la très forte personnalité de Saint-Denys les envoûte.

Mais la planète s'est rétrécie depuis le temps où Saint-Denys rédigea son Journal. Les contacts avec l'étranger sont choses quotidiennes, surtout avec la France, pays d'artistes mûris, de poètes adultes qui savent nous troubler. En élargissant l'angle de nos préoccupations, ces influences risquent fort, cependant, de nous donner une expérience trop exclusivement littéraire de la chose poéti-

par Wilfrid Lemoine

que. Mais cette situation ne saurait être que temporaire car actuellement, elle ne peut qu'aider l'éclosion de notre maturité.

Au cours de l'année passée, nos deux plus grands poètes adultes vivants n'ont rien publié: Alain Grandbois et Anne Hébert, même s'ils travaillent encore (et nous espérons qu'ils ne cesseront jamais de le faire), semblent écrire très lentement et avec réflexion, intensité, sévérité. Que l'honnêteté de leur silence serve de leçon aux plus jeunes. Mais la poésie, art intime s'il en est un, ne peut se contenter de règles générales. La diversité des poèmes que nos jeunes ont publiés en '54 nous le prouve une fois de plus. Des poètes publiés en '53, un très petit nombre seulement a fait paraître un autre recueil cette année. Ils ont presque tous écrit cependant, ce qui est bien.

Comparée aux expositions de nos jeunes peintres, à leurs différents groupes et à leurs manifestations collectives et mouvementées, notre poésie est un art de solitaires. Ceci, à cause de la poésie elle-même, de ses exigences et de ses moyens d'expression. Mais il devrait exister une vie poétique qui sortirait un peu des cadres de l'individualisme justement pour que les individus qui pratiquent la poésie puissent confronter leurs opinions, confrontation et discussions nécessaires surtout aujourd'hui, alors que les formes et les assises même de la poésie sont remises en question. Actuellement, à Montréal, le travail poétique s'effectue dans la plus grande solitude humaine, à quelques exceptions près. Je ne veux pas dire que les poètes devraient travailler en commun, ce qui serait ridicule, mais je voudrais pour eux les avantages que procurent aux peintres et aux compositeurs expositions et concerts, avantages de confrontation qui obligent le créateur à défendre son art et à l'expliquer, souvent à prendre lui-même meilleure connaissance de son œuvre.

Evidemment, la première nécessité matérielle pour les poètes, c'est la diffusion des œuvres. Ici, il n'existe pas d'éditeurs commerciaux pour la poésie. Chacun doit donc publier à ses frais, assurer la distribution et subir les pertes financières même si l'édition, paraît-il, n'est pas l'affaire des poètes. Cependant, après s'être heurtés à un mur, de jeunes poètes ont fondé des maisons d'édition: Roland Giguère, les éditions Erta: Gaston Miron et quelques autres, les éditions de l'Hexagone. Ils ont publié quelques plaquettes en 1954 et ils ont suscité des rencontres intéressantes. Ils ont aussi trouvé des lecteurs, ce que les vieux éditeurs ont peine à croire! Il est donc permis d'espérer que très bientôt, nous aurons de bonnes maisons d'édition à plein rendement.

Et pour la diffusion de la poésie, Radio-Canada nous a causé une agréable surprise il y a quelques mois en inaugurant l'émission Premières, exclusivement consacrée aux œuvres inédites et faisant bonne part à la poésie. Aussi, quelques revues littéraires généralement très académiques publient certains poèmes, mais ceux-ci ne représentent aucunement les actuelles tendances poétiques de notre génération. Ce serait Amérique française, d'un autre côté, qui aurait fait le plus bel effort, mais il reste encore mal défini. Attendrons-nous toujours une revue de création et de critique, accordée à la vie artistique et littéraire immédiate, publication qui s'adresserait à la fois à nos créateurs et aux lecteurs qui s'intéressent à l'art contemporain, revue qui permettrait aux jeunes de confronter leurs œuvres et, ce qui est aussi important, leurs opinions?

Pour résumer, les poètes sont dans une situation plus viable qu'il y a deux ou trois ans mais leur solitude, volontaire ou non, est encore ce qui enfreint leur libre marche. Moralement et matériellement seuls, ils ébauchent des projets, chacun dans sa chambre.

Et pourtant, nous avons de jeunes poètes qu'il serait regrettable de voir couler à pic, faute de soutien: un Gabriel Charpentier, un Gilles Constantineau, un Luc Perrier ont quelque chose à dire et ils le disent bien. Je vous renvoie aux plaquettes qu'ils ont publiées en 1954 pour vous en convaincre. Jean-Guy Pilon, d'autre part, nous a surpris il y a quelques semaines. Sa poésie s'est enrichie, s'est domptée. Roland Giguère a publié des poèmes très beaux, très contemporains de forme et d'esprit. Gatien Lapointe prépare l'édition d'un deuxième groupe de poèmes et j'en oublie d'autres, aussi résolus, aussi poètes qu'il se peut. Quelques-uns d'entre eux pourraient, à quarante ans, nous avoir donné de grandes choses si leurs réalisations de jeunesse, au lieu de sombrer dans l'oubli ou la lassitude, savaient trouver la route de la maturité. Car pour le groupe prometteur qui a publié depuis deux ans c'est le problème de la maturité qui se pose. Mais cette maturité, en l'explorant et en essayant de la vivre, nos poètes se sentent encore plus seuls à cause des conditions climatiques difficiles. Anne Hébert nous montra peut-être le chemin, celui, inconnu chez nous, qui mène ailleurs qu'à l'oubli, ailleurs qu'à l'anéantissement. Après, quand nous aurons des poètes à la fois adultes, lucides, actuels et vrais dans leurs œuvres, les jeunes auront moins à craindre, n'ayant plus besoin d'être à la fois pères et fils! Et pour être de réels poètes adultes il faudra plus que l'âge; il faudra accepter la vie en poésie, évidemment ne pas se tuer physiquement ou intellectuellement, lutter toujours sans se blaser, être exigeant surtout envers soi-même pour atteindre à une sérénité dans la création.

Déjà, chez deux jeunes, nous avons vu en 1954 une magnifique introspection poétique faire suite à l'effervescence des premiers poèmes écrits les années précédentes. "Les Armes Blanches" de Giguère et "Les Cloîtres de l'Été" de Pilon sont des œuvres adultes qui donnent la note de maturité que nous attendions. De toute évidence, les noms de Giguère et de Pilon sont à placer en tête de notre nouvelle poésie tant à cause de leur intégrité que de leur ampleur créatrice dans le cadre de nos actuelles préoccupations humaines.

Wilfrid LEMOINE

## Espagne

### TRÉSORS EN TOUT GENRE

Un prix littéraire de 200.000 pesetas

On prête au riche espagnol Juan March l'intention de fonder un nouveau prix littéraire, qu'il doterait de la coquette somme de deux cent mille pesetas.

Ce cas de mécénat privé est absolument sans précédent dans les annales des lettres espagnoles, non seulement parce qu'il ne s'agit pas d'une récompense accordée, à des fins publicitaires, par une maison d'édition, mais aussi parce que le montant en question est le plus élevé qui ait jamais été offert aux écrivains de la péninsule.

Le Prix Juan March, s'il se confirme, finira fatalement par éclipser le Prix Nadal, considéré jusqu'à présent comme le "Concours" espagnol, et le Prix Planeta, dont l'importance s'est sans cesse accrue ces dernières années.

Les cinquante meilleures éditions de l'année

Quelles sont les cinquante meilleures éditions espagnoles de l'année? Un jury qualifié se charge, tous les ans, d'établir cette liste par laquelle un hommage tout particulier est rendu aux efforts des maisons d'édition espagnoles.

La liste dressée pour l'année 1954 comprend, entre autres, "Historia de Espana" ("Histoire d'Espagne"), de Ramon Menendez Pidal (Ed. Espasa-Calpe), "Madrid", de Juan Antonio Cabezas (Ed. Destino), "Las artes y les pueblos de la Espana primitiva" ("Les arts et les peuples de l'Espagne primitive"), de José Camon Aznar (Ed. Espasa-Calpe), "Caminando a Compostela" ("En chemin vers Compostelle"), de Javier Martin Artajo (Editorial Catolica), "Espana, tipos y trajes" ("Espagne, types et costumes"), de José Ortiz Echagüe (Ed. Ortiz-Echagüe), et "Jesus en su tiempo" de Daniel Rops (Ed. Luis de Caralt). De nombreux ouvrages techniques et scientifiques figurent également sur la liste.

Une lettre inédite de Cervantes

Une lettre autographe inédite de Miguel de Cervantes vient d'être découverte dans les archives générales de Simancas, dans la province de Valladolid.

Elle porte la date du 17 février 1583. L'auteur de "Don Quichotte" y annonce à Antonio de Eraso, secrétaire du roi Philippe II, qu'il est en train de terminer une pastorale intitulée "Galatée", celle qui sera imitée par Florian exactement deux siècles plus tard.

M. Ricardo Magdaleno, directeur des archives de Simancas s'est déclaré convaincu que les recherches actuellement en cours permettront de découvrir d'au-

tres manuscrits inédits du grand écrivain espagnol.

René CENTASSI

## MONSTRES ET BÊTES INCONNUES

Toute la presse, à Paris et en province, en Belgique et au Canada, a salué avec enthousiasme la parution, dans la collection DECOUVERTES, de l'ouvrage de Pierre FROMENTIN RECHERCHE DES PREMIERS HOMMES comme "une synthèse nourrie de faits et d'histoire, un ensemble extrêmement vivant en même temps que sérieux".

Pierre FROMENTIN a, en tant que journaliste, puis comme chargé de mission, beaucoup voyagé; il connaît le Moyen-Orient, les Indes, l'Indochine, Java, les Iles du Pacifique et l'Océan indien. Il a, en outre, sillonné le continent africain en tous sens et y est encore actuellement en mission officielle. Reporter, il a le don d'animer ses récits et a obtenu le Grand Prix du Reportage Radiophonique. Personne n'était plus qualifié pour écrire MONSTRES ET BÊTES INCONNUES que nous présentons aujourd'hui.

Le sujet en est passionnant: existe-t-il encore de nos jours des bêtes inconnues? Quand on sait qu'il y a 50 ans les zoologistes ignoraient encore l'existence de l'okapi, la chose ne paraît pas impossible. Précisément, les journaux ont attiré, ces derniers temps, l'attention du public sur l'abominable homme des neiges, de nouvelles apparitions du serpent de mer, et, en Afrique du Sud, les rencontres faites par des automobilistes d'impressionnants animaux du genre dinosauriens. Est-ce là un simple effet de l'imagination? Ou existe-t-il encore de nos jours, dans les grandes forêts du Brésil et les régions peu connues de l'Afrique, des animaux qui ont échappé aux investigations des hommes?

Ce livre ne prétend pas donner de réponse définitive à tous les problèmes qui y sont posés. L'auteur, au cours de ses voyages, a rencontré un certain nombre de témoins de scènes extraordinaires; il a lu et étudié les rares ouvrages consacrés à la question; il nous expose ici, en journaliste, certaines de ces énigmes, et cherche, en spécialiste, à identifier des "bêtes inconnues" sans se laisser entraîner dans la fiction.

Photographies et dessins animent l'ouvrage, parfois de façon très réaliste. Le Chicago Natural History Museum a donné à l'auteur l'autorisation de reproduire les remarquables fresques de reconstitution préhistorique, œuvre de Charles Knight, qui sont uniques au monde, MAME, éditeur.

Un bilan de . . .

# L'ANNÉE MUSICALE 1954 A MONTRÉAL

par Serge Garant

On demandait récemment à un compositeur canadien quels étaient les maîtres ou écoles actuels qu'il admirait le plus. A cela, il répondit qu'il plaçait Stravinsky en tête et de beaucoup. Puis venaient Hindemith, Prokofieff, Poulenc et Jean Françaix. C'était situer en une phrase tout le drame de la musique canadienne.

Quand on constate la vitalité d'une poésie qui a déjà produit des St-Denys Garneau, des Anne Hébert et qui s'affirme de plus en plus avec des jeunes plongeant résolument dans l'inconnu de la création, quand on songe que notre jeune peinture se réclame de Borduas, de l'automatisme et du non-figuratif, on peut s'étonner à bon droit que notre jeune musique, elle, soit aussi vieille . . .

On ne s'accroche pas aussi désespérément à une esthétique qui depuis trente ans n'a pas évolué sans courir le risque d'écrire une musique mort-née.

Car notre musique est ainsi: elle ne scandalise ni ne surprend, elle n'émeut pas ou peu; elle joue les contesses effarouchées, mi-naudant de-ci de-là, flirtant à droite et à gauche, et se fermant résolument les yeux — et les oreilles — devant tout ce qui pourrait troubler un confort, commode, il est vrai, mais mortel.

Je n'entends pas faire ici le procès de la génération qui me précède, mais enfin, il faut bien admettre que si nos poètes peuvent se réclamer de St-Denys Garneau et nos peintres de Borduas, les compositeurs de moins de trente ans doivent encore s'accrocher aux Européens, qu'ils se nomment Messiaen, Webern, Boulez, Varèse ou Schoenberg.

C'est, très nettement, ce qui se dégage des multitudes d'auditions d'oeuvres canadiennes que 1954 a apportées. Il se fait actuellement des efforts admirables pour jouer nos compositeurs. Signalons spécialement l'émission "Première" qu'on peut entendre tous les dimanches soirs, sur les ondes de Radio-Canada. Plus de 18 oeuvres furent interprétées à date et c'est, je pense, une des plus belles tentatives qu'on ait encore faites. Charpentier, Papineau - Couture, Allard, Perreault, Morel, et autres compositeurs ont pu faire entendre leurs oeuvres, jouées par d'excellents musiciens. "La Ligue des Compositeurs" présenta aussi une soirée canadienne; les Festivals de Montréal firent leur part, les interprètes essaient tant bien que mal de jouer une oeuvre canadienne quand ils le peuvent. Malheureusement, tout cela est placé sous le signe de la plus grande convention.

Je m'empresse d'ajouter, pour ceux qui me croient un enragé disciple de Webern et de Boulez que je ne demande pas à nos musiciens d'être sériels, dodécaphonistes atonaux ou quoi que ce soit. Et si je défends avec autant d'acharnement cette musique sérielle, que j'aime d'ailleurs, c'est que ceux qui l'attaquent ici le font avec une effarante ignorance de ce qu'elle est vraiment. Ce qu'on peut, et qu'on doit exiger de nos compositeurs, c'est d'être actuels, c'est-à-dire de parler le langage de notre temps et non celui d'il y a trente ans. Qu'importe les influences alors et qu'on se veuille disciple de Stravinsky — qui, soit dit en passant, vient d'écrire une oeuvre sérielle dédiée à Webern! — si ces

influences sont transcendées et qu'elles permettent un langage valable. Je suis sûr, en tout cas, que ni l'influence de Poulenc, ni celle de Françaix, strictement compositeurs de salon et qui se veulent tels, n'apporteront ici la bouffée d'air pur dont nous avons besoin. Cet air pur, trois au moins des oeuvres entendues cette année nous l'ont fait respirer. D'abord, un très beau quatuor de Claude Champagne, révélé aux Festivals de Montréal, d'un romantisme ardent et sans mièvrerie. Ce quatuor me semble bien être la page la plus marquante de ce compositeur. A l'émission "Première", Gilles Tremblay a présenté un court motet à la Vierge. Le cadet de nos compositeurs a écrit ce motet dans un style curieux qui oscille de Marchaux à Varèse, et malgré les inévitables gaucheries d'un musicien de vingt ans, il a réussi là une page intensément poétique, parfois audacieuse et toujours attachante.

De François Morel, retenons deux belles Etudes de Sonorité qu'il interprétait au Conservatoire en mai dernier. Fortement influencé par Messiaen, Morel recherche les couleurs chatoyantes, les rythmes neufs; il chante sans sentimentalité et sa musique est nette, sans bavure.

Ainsi, on doit les oeuvres les plus révélatrices de l'année au doyen et à deux de nos plus jeunes compositeurs. Il ne semble pas utile d'insister sur un fait aussi étonnant car les conclusions se tirent d'elles-mêmes.

Serge GARANT

Texte lu à la revue des Arts et des Lettres, Mardi, le 28 Décembre 1954 —

# VOICI LA FIANCÉE DE MARLON BRANDO

Mlle Josane Béranger, dont on vient d'annoncer les fiançailles avec le célèbre acteur américain Marlon Brando, avait souvent posé devant le célèbre peintre Kisling.

Entre autres, pour ce "Nu au tapis rouge", l'une des plus belles toiles du maître défunt.



FRANÇOIS BOURGOGNE

NOUS PARLERA

DES HUILES

DE

Guy Michon

LA SEMAINE PROCHAINE

## Sur les Peintres d'Auvers-sur-Loire

### R È G N E VAN G O G H

La très belle exposition organisée à l'Orangerie, avec de nombreuses toiles d'impressionnistes tels que Cézanne, Guillaumin, Sisley, Pissaro et surtout Van Gogh rappelle les bienfaits de la donation Paul Gachet, fils du Dr Paul Ferdinand Gachet (ami des peintres) qui était lui-même peintre à ses heures et recevait à Auvers-sur-Oise dans sa propriété de nombreux artistes à qui il montrait ses eaux-fortes. Il y avait là Cézanne, Pissaro, Renoir, puis vers 1890 Van Gogh, qui venait de quitter l'asile de Saint-Rémy. Le Dr Gachet, médecin des maladies nerveuses, le soigna quelque temps et l'encouragea dans sa peinture. Van Gogh peignit dans ce petit village d'Auvers, parcourant la campagne, et trouvant des couleurs et des moyens inusités pour recréer l'atmosphère des plaines et des champs, le caractère des maisons et de toute une végétation que son pinceau devait exalter avec tant de flamme et de sincérité. D'originalité aussi. Car à regarder de près cette peinture, on s'aperçoit qu'elle ne ressemble à aucune autre. On pourrait la résumer en disant qu'elle est la technique des hachures, à travers lesquelles circule abondamment la lumière. Les toiles de Van Gogh sont claires, de cette clarté ardente ceignant les objets. Ceux-ci, dès lors, n'existent qu'en fonction des rayons qui les frappent.

Arrivé à Auvers à la fin de l'hiver, en 1890, c'est là qu'il mourut en juillet de la même année, d'un dramatique suicide. Aujourd'hui, dans cette gloire posthume qui entoure désormais son nom, l'exposition rétrospective actuelle de quelques-unes de ses toiles revêt un caractère pathétique. Elles sont le point central de l'histoire artistique de ce petit bourg du Vexin, honoré d'avoir servi de modèle à tant de talents authentiques.

Voisinant avec Van Gogh, voici Daubigny, avec ses poétiques effets de "Rivière", de "Peupliers" et de "Noisetiers"; Pissaro quittant Pontoise pour venir peindre les "Côteaux" d'Auvers et Guilla-

min, exprimant avec exaltation un "Soleil Chantant" ou un "Chemin Creux" sous la neige; Pissaro peignant "Cézanne" d'amusante façon, la "Maison du Pendu" de Cézanne est ici présentée avec quelques admirables toiles du maître d'Aix; les "Accessoires d'Atelier"; "Les Pommes Vertes"; "Le Bouquet au Dahlia jaune"; "La Maison du Dr Gachet".

A l'entrée, sur un chevalet, Manière de Vlaminck proclame sa puissance et son audace (1923) avec la "Gare d'Auvers", et ses trains; Plus loin un très beau Sisley; "Le Canal", extraordinairement lumineux; un Corot, à propos d'Auvers, redit le charme de ses feuillages estompés. Ainsi entouré, Van Gogh, placé au centre de cet ensemble proclame une vigueur singulière. Il se détache nettement des voisins par la décision de sa touche, tantôt aiguë, volontaire, tantôt arrondie en festons. Le fond joue avec le sujet, et chaque motif prend un singulier relief, sans que l'unité ait à en souffrir jamais.

"Le Portrait du Dr Gachet", tout en contrastes, date de 1890, peu de temps après l'arrivée à Auvers de Van Gogh. A signaler aussi la toile de plein air: "Mademoiselle Gachet au Jardin", blanche apparition parmi les fleurs et la verdure; la même "Au Piano" (dessin); "L'Eglise d'Auvers"; "Roses et anémones"; "Portrait de l'Artiste" en clair, sur fond bleu, tourmenté, dégage symboliquement l'expression inquiète du regard. "Les Vaches", anecdotiquement traitées en premier plan, silhouettes rougeâtres à contre-jour, curieux morceau d'accents contrastés, sur fond de ciel vert jaune.

Le donateur Paul Gachet, par le succès de cette exposition à laquelle s'attachent les premiers élan de l'impressionnisme, est ainsi l'objet de la gratitude d'un public qui se presse chaque jour dans les salles de l'Orangerie.

Maxime BELLARD

## Voyage à New-York

# Dans le bruit et la fureur, l'ange du sourire et de l'art

par

Pàquerette Villeneuve

New-York, la ville aux deux identités. D'un côté, l'orageuse nervosité, la rumeur affolante du métro, de l'homme en retard au bureau, au théâtre, à la maison, à l'aéroport, au rendez-vous d'affaires, de plaisir, et qui se perd dans la bizarre rutilance des néons qui éraquent de leurs millions d'yeux la plate-forme universelle qu'est Broadway.

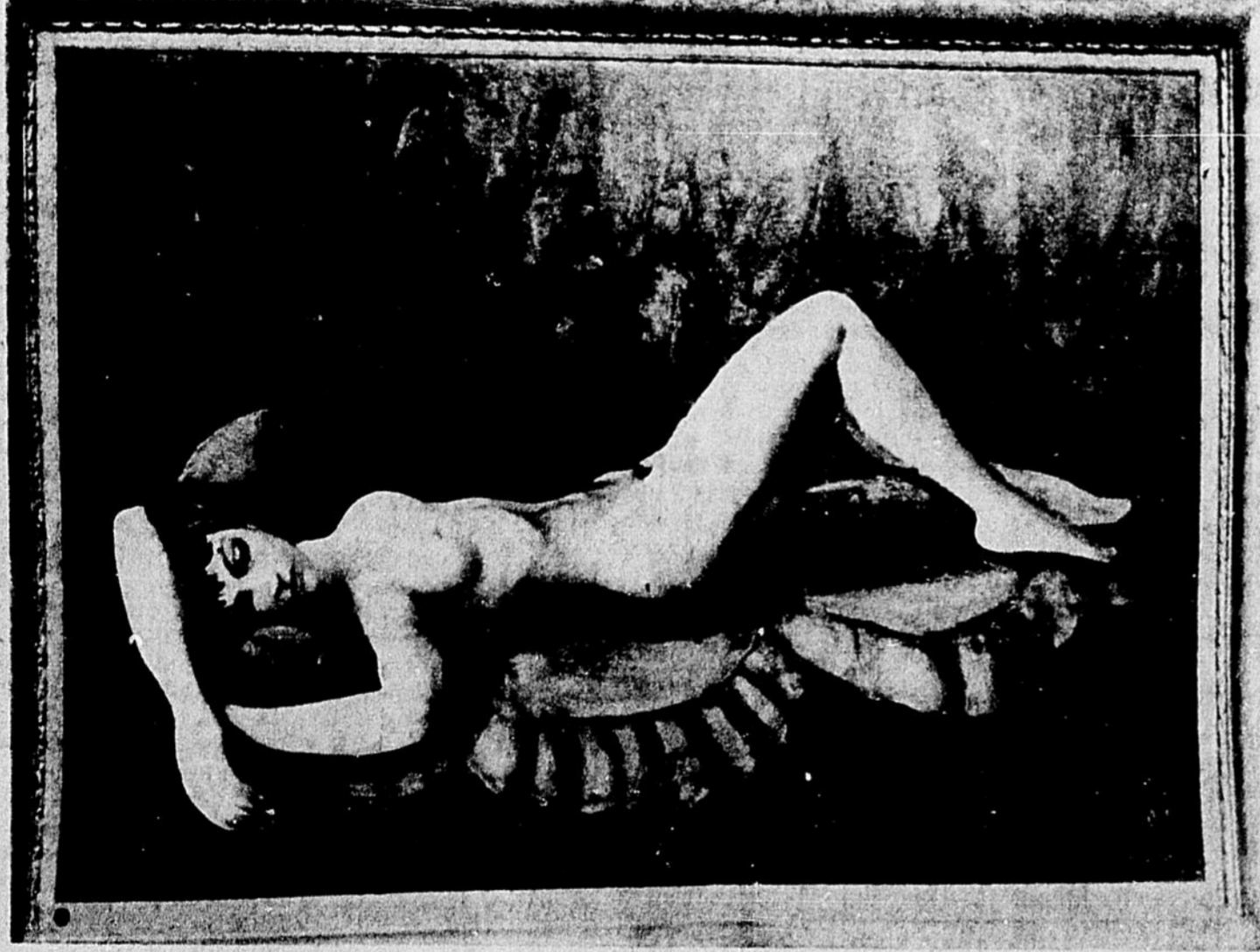
De ce même côté, le Dieu mécanique au cœur artificiel, la bête aux

la discrétion d'un chemin plus riche, plus subtil, dans le New-York insoupçonné, qui bat en dehors du compte de banque, de la vitamine et de la brosse à dents, surgissent Les

bombes de l'artiste, Jorie — je vous la présente — est propriétaire d'un café situé dans le centre de la ville, 514 rue et 6ème ave, appelé Jorie's Purple Onion.

et surtout une mime sur la jolie femme consultant le rapport Kinsey qui sont toutes savoureuses. Il est difficile de définir ce qui fait exactement de tragédienne, elles émettent des satires, non pas mordantes, mais plutôt tristes.

— Je suis devenue comédienne par pur hasard. Je suis allée visiter la France en 1933 avec ma famille. Avant mon départ, j'étais dessin-



cent bouches dévorantes, l'hostile fanatisme qui dépeint la joie de vivre, qui martèle les minutes dans l'espace fugitif de la vie humaine.

New-York où rampe le MAL MODERNE, bigarré, vêtu de pourpre baroque, monstre héritier de la destruction qui guette, morbide et raffiné, les quelques frénétiques lueurs d'espoir qui osent s'offrir.

New-York et l'ombre, l'intime cruauté. Au coup d'oeil plus profond, dans

Individus. Vers ces Individus, le hasard nous mène, ce même hasard qui nous fait y croire malgré la palpitation maquillée des apparences. New-York ou la découverte de l'aventure, la rétrospective de l'espoir. Le New-York au cœur humain, aux muscles vifs, à la sensibilité sauvée de la décadence et de la sénilité générale.

Pour celui-ci, tapie dans son rêve, Jorie Remes continue chaque jour son petit bonhomme de chemin vers le

Jorie est une comédienne au talent spécial. Elle a la sensualité tragique de la femme qui garde l'empreinte parfumée des jours et des nuits. Un seul coup d'oeil suffit pour le constater. Dès qu'on cause avec elle, elle manifeste une simplicité charmante, un véritable désir de mettre à l'aise son interlocuteur, et un sens de l'hostilité contre lequel on ne peut rien.

Jorie fait des imitations de chanteuse de Blues, de fille délurée qui reçoit différents coups de téléphone

trice de modes. A mon retour, j'avais tout oublié de l'élégance et de la haute couture! Je n'avais plus de passion que pour cette découverte que j'avais faite à Paris, Jorie-fantaisiste.

— Tout fut imprévu. Mon père, qui jusque-là s'était contenté de gagner fort honorablement sa vie comme dentiste à San-Francisco, décida de devenir médecin à l'âge de 50 ans,

(Suite en page 4)



Le portrait du docteur Gachet, par Van Gogh.